France ILLUSTRATION

N° 163 — 27 NOVEMBRE 1948 — 100 FRANCS

Phot. J. Mourreau.

LES NUITS INTERNATIONALES DU CHEVAL

Pour la première fois depuis 1937, un concours hippique international a eu lieu au Palais des Sports, sous l'égide de l'Association du Jumping. Le Grand Prix d'Europe, couru en trois manches, a été gagné par l'Italie au classement individuel et par la France au classement par équipes. Ci-dessus, le chevalier d'Orgeix, en selle sur Sucre de Pomme, gagnant de la première manche, reçoit un objet d'art au pied de la tribune officielle, où se trouvent le duc et la duchesse de Windsor

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 73-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	Un an....	18,60	dollars	23.70	24,10	29,20
	6 mois...	9,30		11,85	12,05	14,60
SUISSE.	Un an....	75,10	francs suisses	95,80	97,30	118,04
	6 mois...	37,55		47,90	48,65	59,02
PORTUGAL.	Un an ...	463,50	escudos	591,60	601	728,90
	6 mois. .	231,75		295,80	300,50	364,45

AUTRES PAYS :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850

Pour tous autres pays, les abonnements sont payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **20 fr.** en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une revendication.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

GAFFEUR

— Courage, cher ami, vous la retrouverez un jour !...

— Je vous en supplie, ne me gâtez pas ma journée !

MISENSCÉNOMANIE

Le Reporter. — Fichtre ! Une voiture à six chevaux !... C'est une pièce à grand spectacle que vous préparez ?

Le Metteur en scène. — Oh ! non. Simple petite mise en scène pour la fable : *le Corbeau et le Renard*.

LOGIQUE FÉMININE

— Je te trouve trop familière avec mon ami Oscar !

— Mais tu me répètes toujours que c'est un autre toi-même. Alors ?...

ENFANT DU SIÈCLE

— Comment ! vous lisez le journal pendant mon cours d'histoire ?

— Excusez-moi, monsieur, mais la situation internationale m'inquiète davantage que l'avènement de Pépin le Bref !

PETIT PLAISANTIN

— On se plaint toujours du ravitaillement, mais moi, mon neveu, en 70, j'ai mangé du civet de chat !... L'eusses-tu cru !...

EN PLEIN MONTMARTRE
se trouve une exp. intér. à visiter. Sur 4.000 m. sont exposés des milliers d'occas. de mobiliers, des plus riches aux plus simples. Tous ces mob. de style ou modernes remis à neuf sont mis en vente à des prix bien au dessous de leur valeur. Salles de Ventes de Montmartre, 23, r. Fontaine, Paris (9e). Entrée libre. Achat, vente, échange.

HOTELS et VILLÉGIATURES
CÔTE D'AZUR
NICE
TERMINUS
Hôtel-Restaurant
Face gare.

OGNONS A FLEURS
Superbe collection étiquetée, coloris différents, à cultiver en appartement pour fleurir en février ou en pleine terre en mai (notice de culture jointe). 10 iris de Hollande, 10 iris d'Angleterre, 10 narcisses chinois, 10 glaïeuls printaniers, 15 tulipes simples et doubles. Remboursement de 700 fr. ou mandat de 675 fr. à Etablissement Horticole **DEHEUNYNCK**, Auchel (P.-de-C.). Catalogues : ognons à fleurs, chrysanthèmes, glaïeuls, dahlias, sur demande.

PIDAULT, Armurier - **BOCHOT,** succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

François Auchard
EST UNE MARQUE
ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "Rhodoïd" façonnés main
En Vente: Parfumeries de Luxe. Coiffeurs et Enom. Gds magasins
OYONNAX (AIN) — PARIS 26, Bd de Strasbourg

à double biseau
EXTRA-DOUCE
Cadum
Lame
Cadum

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 163 27 NOVEMBRE 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

DEUX GRANDS PHYSICIENS AU PANTHÉON

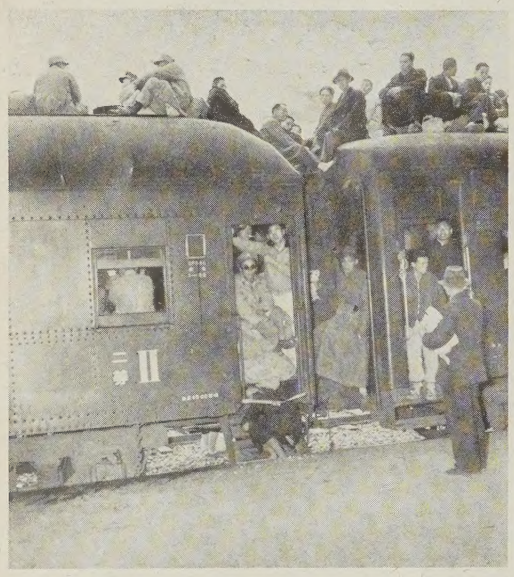
Veillées toute une nuit au Palais de la Découverte, les cendres de Paul Langevin et de Jean Perrin ont été transférées solennellement au Panthéon, où reposent deux gloires de la science française, Berthelot et Painlevé. Au cours de la cérémonie, à laquelle assistaient M. Vincent Auriol, les présidents des Assemblées, M. Queuille et les membres du gouvernement, M. Yvon Delbos a évoqué les travaux de Jean Perrin, « apôtre de la recherche atomique », et de Paul Langevin, « grand maître de la physique contemporaine ». Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PARIS, le trente-troisième Congrès de l'Association des maires de France s'est ouvert à l'Hôtel de Ville où, après le discours inaugural de M. Pierre de Gaulle, les délégués ont travaillé dans les diverses commissions.

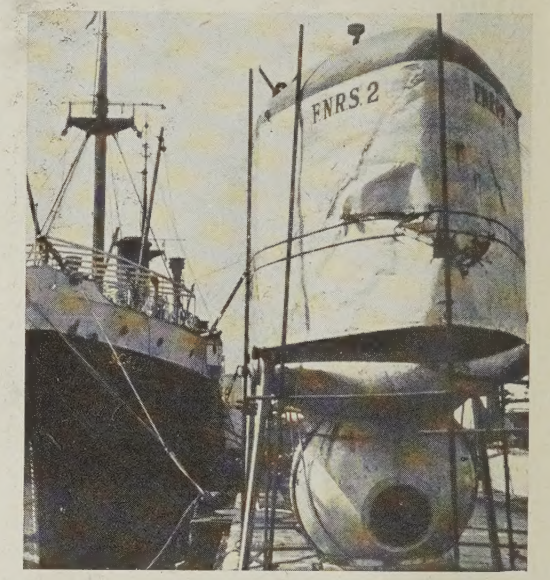
AU CAIRE, une voiturette bondée d'explosifs a été lancée par des terroristes non identifiés dans une artère du centre, détruisant un cinéma et l'immeuble d'une société éditant plusieurs journaux égyptiens.

A ROME, une délégation du deuxième Congrès des fédéralistes européens s'est rendue, à l'issue des cinq journées de délibérations, au Vatican, où elle a été reçue en audience spéciale par S. S. le pape Pie XII.



A CHANGHAI, l'avance foudroyante des troupes communistes vers Nankin a créé la panique. Un train de grande ligne est pris d'assaut par les gens fuyant la ville qui s'installent jusque sur le toit des wagons.

A TOKIO, le général Tojo, qui lança le Japon dans la guerre aux côtés de l'Axe, arrive à la dernière séance du tribunal militaire international. L'ancien ministre de la Guerre a été condamné à la mort par pendaison.



A DAKAR, le « bathyscaphe » du professeur Piccard, n'ayant pu supporter les effets de la houle océane, est remonté, portant de nombreuses avaries, à bord du *Scaldis*, qui va regagner Anvers avec l'expédition.

A CHERBOURG a été chargé un premier wagon du « Train de la Reconnaissance française ». Des enfants de cheminots apportent leur cadeau au vice-président des Anciens combattants des chemins de fer.

A MOSCOU, où a été célébré avec l'éclat habituel le trente et unième anniversaire de la Révolution russe, le maréchal soviétique Meretskoff passe en revue, sur la place Rouge, les troupes de la garnison.

A NEW-YORK, la grève générale des dockers a privé les voyageurs de porteurs. Une actrice arrivée de Londres à bord de l'*America* a installé ses bagages sur un chariot que sa famille pousse allégrement.

LA RENTRÉE POLITIQUE D'AUTOMNE

LA FRANCE FACE AU KOMINFORM

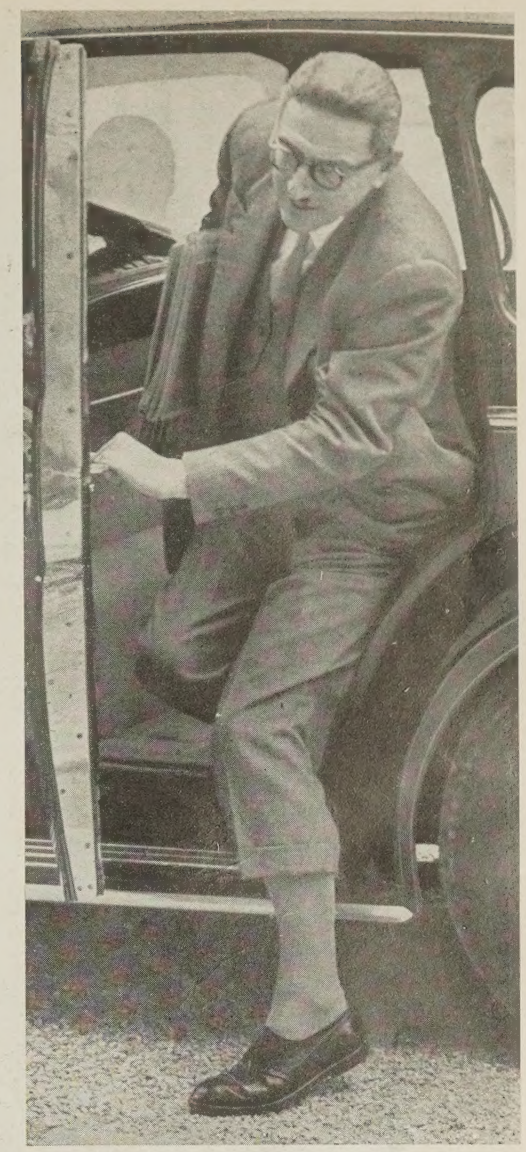
GRÈVE des houillères... agitation dans les ports... incidents du 11 novembre... élections au Conseil de la République... les sujets de préoccupation ne manquaient certes pas pour la rentrée politique automnale ! Non que le problème ministériel se trouvât en jeu le moins du monde. Les deux partis numériquement les plus importants de la majorité, socialistes et M. R. P., n'ayant nul désir d'ouvrir une crise ministérielle dans les circonstances présentes, avaient manifesté, lors de leurs récents comités nationaux, la ferme volonté de maintenir leurs représentants au sein du cabinet. Mais on pouvait s'attendre au Palais-Bourbon à un sérieux « règlement de compte » entre les communistes et le gouvernement à l'occasion des interpellations visant les révélations récentes de M. Jules Moch sur le rôle actif joué par le Kominform dans les grèves et dans les troubles sociaux.

De fait, le ministre de l'Intérieur, répondant aux interpellateurs modérés, MM. Louis Rollin et Legendre, dressa le mardi 16 à la tribune l'impressionnante somme des sabotages commis dans les mines et sur les voies ferrées et des nombreux attentats dont ont été et sont encore victimes les mineurs qui ont repris le travail, tandis que M. Robert Lacoste établissait, le 18, le bilan des irréparables dommages causés à la production française en ces dernières semaines. Mais M. Jules Moch s'était assigné comme tâche essentielle d'initier le parlement aux consignes de sabotage données par le parti communiste et à celles que ce parti recevait lui-même de l'étranger. A la lueur des documents saisis et des recoupements effectués se dessinait ainsi aux yeux de l'Assemblée toute une trame diaboliquement tissée et qu'ignorent évidemment les instruments que sont, en la circonstance, les grévistes ! Le but tracé par le Kominform à ses agents était déjà connu : provoquer l'échec du plan Marshall et ruiner l'économie des pays bénéficiaires, de telle sorte que l'Amérique fût amenée à renoncer, par découragement, à son aide aux pays de l'Europe occidentale. Enfin, l'objectif immédiat consistait à exciter les masses ouvrières contre le gouvernement, de façon à provoquer sa chute et instaurer un régime dit de *démocratie populaire*.

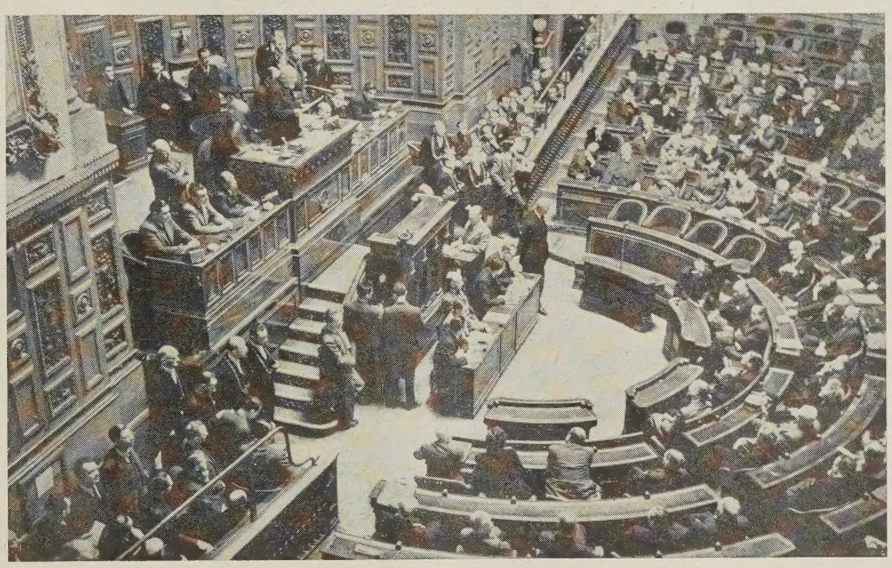
L'intervention du Kominform ne se limitait pas à ces consignes. Celles-ci s'accompagnaient, en effet, de cet argument de poids que représente une aide financière importante. D'après le ministre de l'Intérieur, le montant *connu* des sommes en provenance des Etats de l'Est atteignait ces jours derniers 280 millions, « camouflés » sous la forme de souscriptions de solidarité en faveur des mineurs. M. Jules Moch révéla le rôle suspect joué en l'occurrence par des agents étrangers ainsi que par une banque franco-soviétique, installée à Paris, qui accorde de larges découverts au parti communiste et dont on devait apprendre qu'elle reçoit chaque mois de nos assemblées nationales la totalité des indemnités d'environ 250 parlementaires de ce parti.

Le grave acte d'accusation ainsi dressé par un ministre à la tribune du parlement fut, au reste, accueilli sans trop de surprise, car personne ne doutait en France que les agents d'exécution du Kominform disposassent pour leurs activités d'une aide étrangère puissante, mais M. Jules Moch en tira cette conclusion qu' « il y avait divorce entre la République et un parti dont l'activité est devenue fonction exclusive de la politique soviétique ».

Les orateurs du parti ainsi mis en cause tentèrent une diversion classique en se répandant à la tribune en violences et en injures, soutenus

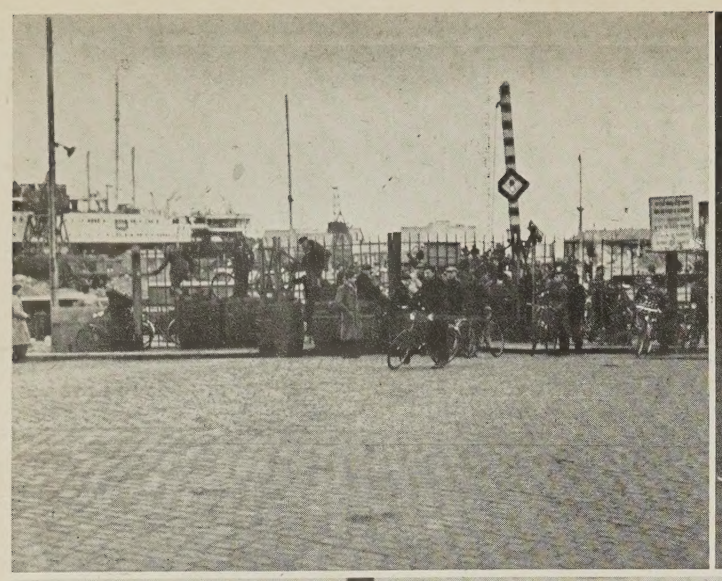


Ci-dessus : M. ANDRÉ MARIE, MINISTRE DE LA JUSTICE, QUI A DEMANDÉ LE RENFORCEMENT DES DISPOSITIONS PÉNALES. A droite : M. JULES MOCH, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, SE REND AU PALAIS-BOURBON.



AU PALAIS DU LUXEMBOURG, LE DOYEN D'AGE, M. JULES GASSER, PRÉSIDE A L'INSTALLATION DES MEMBRES DU NOUVEAU CONSEIL DE LA RÉPUBLIQUE ÉLUS DANS LA MÉTROPOLE ET DANS L'UNION FRANÇAISE.

CHARLES DE GAULLE PARLE A LA PRESSE.



LE PORT DE DUNKERQUE BARRICADÉ PAR LES DOCKERS. — UNE CONSEILLÈRE COMMUNISTE ARRÊTÉE POUR RÉBELLION. — LES FORCES D'ORDRE VONT DÉGAGER LE PORT QUE DEVRONT ÉVACUER LES GRÉVISTES.

par le chœur bruyant de l'extrême gauche. L'intervention de M. Duclos, qui qualifia de « mensonges », de « fables » et de « roman policier » les révélations de M. Jules Moch, amena d'ailleurs le ministre à confirmer et à préciser ses informations, notamment à propos des abondantes ressources dont dispose le parti communiste pour la propagande. « C'est la justice et ses experts qui examineront vos comptes », rétorquait-il à M. Duclos, qui réclamait une commission d'enquête.

Mais une préoccupation dominait visiblement les esprits tout au long de ce débat qui mettait aux prises, de façon violente parfois, l'extrême gauche et le gouvernement. Quelles sanctions celui-ci entendait-il donner aux accusations du ministre de l'Intérieur ?

Plusieurs orateurs avaient ainsi posé la question : « Si vous avez la preuve des faits, il ne suffit pas de dénoncer ceux-ci, qu'attendez-vous pour agir contre les coupables ? » M. Jules Moch se refusa à envisager le recours à des mesures exceptionnelles, déclarant vouloir s'en tenir à des méthodes « à la fois fermes et démocratiques ».

« Pas de moyens empruntés à l'arsenal totalitaire », devait dire également le ministre de la Justice, M. André Marie, en annonçant le dépôt des projets destinés à réprimer tant le sabotage « passif » que les atteintes portées à la sécurité intérieure et extérieure de l'Etat.

Des inquiétudes cependant persistaient dans l'Assemblée. Les lois nouvelles ne pouvant avoir d'effet rétroactif, le gouvernement entendait-il renoncer à user des lois déjà en vigueur ?

M. Henri Queuille, en posant la question de confiance contre l'ordre du jour communiste sur lequel l'Assemblée devait se prononcer mardi dernier, affirma la volonté du gouvernement de réprimer énergiquement les actions antinationales non pas seulement en frappant les exécutants, mais en atteignant les meneurs. M. Ramadier, ministre de la Défense nationale, avait précédemment annoncé que les chefs communistes auraient à rendre compte de leurs excitations à la désobéissance militaire.

L'appel du président du Conseil à la majorité dont le gouvernement a besoin pour s'opposer efficacement aux entreprises néfastes dirigées contre le pays a été entendu. Il reste maintenant au pouvoir exécutif à prendre, sans retard, les mesures de salubrité publique qui s'imposent si l'on veut mettre hors d'état de nuire les agents du Kominform. Car ceux-ci, bien loin de renoncer à leur entreprise de désagrégation nationale, redoublent, au contraire, d'efforts pour étendre l'agitation sociale et entretenir une atmosphère de terreur dans les secteurs vitaux de l'activité.

L'AGITATION SOCIALE

En dépit des exhortations des chefs communistes à la résistance, la grève du sous-sol est en voie de résorption totale. Plus de 80 % des mineurs de France ont regagné les installations et les puits, et M. Robert Lacoste pouvait annoncer à la tribune, dès la semaine dernière, que l'extraction minière atteignait plus de 115.000 tonnes par jour, soit 68 % de la production normale. Mais l'échec de ce mouvement à caractère politique a provoqué une recrudescence des sabotages et une vague de représailles contre les mineurs qui sont retournés au travail.

En même temps nos grands ports marchands devaient, selon le plan du Kominform, constituer un nouveau terrain de manœuvre pour les cégétistes. Mais la Fédération des ports et docks, qui annonçait pour lundi dernier une grève générale illimitée, a différé ce mouvement tant en raison des conversations amorcées au ministère des Travaux publics que des résistances rencontrées chez les dockers de plusieurs ports importants. A Dunkerque, où les grévistes avaient interdit l'entrée du port par des barricades, l'envoi sur place d'importantes forces armées a suffi pour faire renoncer les dockers à cette dictature intolérable.

LE CONSEIL DE LA RÉPUBLIQUE S'INSTALLE

L'installation du nouveau Conseil de la République a eu lieu le 16 novembre au Luxembourg, dans un climat plus serein que celui du Palais-Bourbon. Les 246 conseillers élus dans la métropole, l'Algérie et les vieux territoires français d'outre-océan se sont augmentés des 32 conseillers de l'Afrique noire et des 7 conseillers désignés par l'Assemblée nationale pour représenter les Français résidant à l'étranger. Les autres territoires de l'Union française procéderont seulement le 19 décembre à l'élection de leurs représentants au Luxembourg. L'appoint des conseillers d'outre-mer n'a pas modifié d'une façon sensible la physionomie politique de la seconde chambre telle qu'elle apparaissait au lendemain du scrutin du 7 novembre. En attendant l'élection du bureau définitif, qui a eu lieu jeudi, les conseillers de la République ont procédé à la constitution des groupes relevant des diverses formations politiques. D'autre part, un intergroupe présidé par M. Pierre de Gaulle rassemblera avec les élus du R. P. F. ceux de leurs collègues d'autres groupes qui se sont présentés avec son investiture. Enfin, donnons acte au secrétariat de l'U. D. S. R. que cette organisation revendique 12 conseillers de la République élus sur diverses listes de coalition et qu'elle continue d'exister comme formation indépendante.

LE GÉNÉRAL DE GAULLE DÉFINIT LA POSITION DU R. P. F.

La large audience obtenue par le R. P. F. aux élections du Conseil de la République lui vaut d'occuper pour la première fois une place importante au sein d'une assemblée parlementaire. Comment entend-il en user ? M. René Pleven, qui, dans la querelle des « forces », continue à jouer le rôle ingrat des Sabines, avait posé la question : les récentes élections ayant montré que le pays n'approuvait pas les exclusives lancées contre le R. P. F. et son chef, ne tiendrait-on pas compte de cette indication pour réaliser une forte et stable majorité française ?

Cet appel à la conciliation s'est heurté à un *non possumus*. Le parti socialiste a manifesté sa résolution de faire front à la fois contre le péril communiste et contre le Rassemblement du peuple français. On a cru, d'autre part, constater un raidissement dans la position du général de Gaulle lors du dernier tour d'horizon auquel il s'est livré devant les représentants de la presse. Les succès remportés par le R. P. F. au suffrage restreint n'amèneront pas celui-ci à s'installer dans le régime politique actuel, qui, « coupé de la volonté et du sentiment du pays », ne peut, selon le général, défendre efficacement ni les intérêts nationaux ni la sécurité de la France. La dissolution reste donc le but vers lequel le R. P. F. continuera sa marche sans que ses compagnons se laissent détourner de leur route « par des portefeuilles ou des présidences ».

Sur le plan extérieur, le général de Gaulle ne s'est pas seulement prononcé, avec une rudesse dont on semble s'être ému à New-York, contre l'attitude des Anglo-Américains et celle de l'U. R. S. S. à propos de la Ruhr et de la reconstitution d'un Reich unifié que sa puissance recouvrée, son dynamisme et ses ambitions risqueraient de faire évoluer de nouveau vers l'aventure. Il estime également inacceptable une organisation militaire occidentale « centrée sur l'Angleterre », alors que la défense de l'Europe consiste d'abord dans la défense du territoire français.

En fait, la conception politique du président du R. P. F. ne varie pas. Pour défendre utilement la France il convient d'abord de la remettre debout en lui donnant la parole. Le général de Gaulle reste, en effet, convaincu qu'en procédant à une large consultation populaire on trouverait facilement « les bases d'un rapprochement extrêmement large de tous les Français qui veulent faire d'abord la France ».

Après la démarche infructueuse de MM. Trygve Lie et Evatt auprès des Quatre, le problème de Berlin reste toujours aussi complexe.

ANARCHIE SUR LE MONDE

par Roger Céré

Les événements qui viennent de se succéder avec une sorte d'accélération subite ont répandu sur la colline de Chaillot une véritable inquiétude. C'est surtout le drame chinois qui crée ce climat nouveau. Une fois de plus une question extra-européenne, que l'on avait momentanément oubliée, nous rappelle que tout se tient dans notre « monde fermé ».

On se demande comment les U. S. A. pourront tenter de sauver la démocratie en Extrême-Orient, puisque eux seuls ont en cette région une position. Ce fardeau des démocraties n'est-il pas trop lourd même pour la puissante république ? Mais qu'adviendra-t-il de ce monde asiatique si on l'abandonne à l'U. R. S. S. ? En face de la révolution, le monde paraît frappé de paralysie.

C'est cette même impression que l'on éprouve à l'Assemblée des Nations Unies, où les commissions siègent à un rythme rapide. Toutes les questions y viennent avec alternance : Palestine, Balkans, Corée, désarmement, contrôle, sans qu'on puisse prévoir quand on s'arrêtera. Personne ne cache, au palais de Chaillot, ce sentiment que la machine tourne à vide et qu'on n'y résoudra rien. On se rend compte qu'en donnant au système collectif et universel des Nations Unies comme condition de son fonctionnement l'entente des Quatre Grands on s'exposait à le voir impuissant si cette entente venait à se rompre. Ce qui s'est produit : la coalition victorieuse n'a pas échappé à la loi qui veut qu'elle ne se maintienne pas au delà de la victoire.

Pour que les Nations Unies reprennent vie, il faut que les Quatre soient d'accord, et, comme cela est bien difficile, on ne leur demande que de manifester la volonté de faire cet accord, et tout simplement de reprendre les conversations interrompues. Telle est la question prédominante que trois manœuvres successives ont tenté de faire avancer : la motion mexicaine du 3 novembre, votée à l'unanimité, la proposition de MM. Trygve Lie et Evatt aux Quatre relativement au règlement du conflit de Berlin, enfin les tentatives faites par les neutres relativement à la même question.

La plus significative des trois est certainement la première, qui définit bien l'impasse dans laquelle se trouve l'organisation des Nations Unies chargée d'administrer la paix, une paix qui n'est pas encore faite. La motion votée par les Nations Unies déclare que le désaccord entre les grandes puissances « est la cause de très graves préoccupations chez tous les peuples du monde » et demande instamment aux grandes puissances de faire cesser leurs rivalités pour permettre la liquidation de toutes les difficultés consécutives à la guerre. C'est en s'appuyant sur cette motion que MM. Trygve Lie et Evatt ont tenté d'amener les Quatre à une nouvelle négociation sur Berlin. Les réponses qu'ils ont obtenues sont subtiles, mais réticentes. Toutefois, elles ont encouragé les neutres du Conseil de sécurité, dirigés par M. Bramuglia, à poursuivre leurs efforts en proposant très habilement de mener à bien eux-mêmes le règlement de l'unification de la monnaie à Berlin, unification acceptée par les Quatre.

Le Directoire mondial disloqué, les Nations Unies paralysées de ce fait, il semble que nous marchions vers un troisième système, celui de la « balance of powers », l'équilibre, dont la contre-partie est la course aux armements. Nous sommes entrés dans la période des « alignements ». Celui de l'Est européen est déjà constitué. La Western Union, comme l'appellent les Britanniques, est en voie de constitution.

Mais cette Western Union comprendra-t-elle l'Allemagne occidentale ? l'Espagne ? l'Italie ? et les Commonwealth, les pays africains et même ceux du Proche-Orient, ainsi que M. Bevin le prophétisait ces jours derniers ? Pour le moment cette union n'en est qu'au premier pas, celui de la petite Western Union, puisque les Américains n'ont pu obtenir des Anglais et des Français qu'on y admît la péninsule Ibérique. L'Union Atlantique tend à se fixer sur la ligne du Rhin, mais se fera-t-elle en deçà ou au delà de cette ligne, c'est-à-dire avec la France comme pivot ou avec l'Allemagne occidentale comme base ? Telle est bien l'alternative.

Le problème étant ainsi posé, on comprend immédiatement comment la Ruhr en devient le centre. On sait comment les Anglo-Saxons entendent le régler : ce sont les Allemands eux-mêmes qui administreront les mines et les usines du gigantesque bassin westphalien.

La mesure ne peut pas nous étonner, elle s'inscrit logiquement dans la suite des événements.

Après l'échec de la Conférence de Moscou, au printemps de 1947, les zones d'occupation britannique et américaine ont fusionné. Cette première mesure répondait à la nécessité où se trouvait le gouvernement de Londres de diminuer les charges de l'occupation, mais la contre-partie inévitable fut l'accord financier conclu entre les deux Etats par lequel les U. S. A. assumaient la plus grande partie de ces charges. Désormais c'est Washington qui prenait en Allemagne l'influence prépondérante et acceptait en échange d'en assumer le financement. Cette prédominance a fait céder d'abord l'Angleterre sur le problème de la nationalisation des mines de la Ruhr. De longues et laborieuses négociations furent alors menées à Londres et à Washington. Elles ont obtenu l'accord de l'Angleterre et de la France et ont abouti aux recommandations de Londres de juin dernier, qui n'admettaient que le contrôle international de la distribution du charbon et de l'acier produits par la Ruhr. Quelques mois plus tard, en septembre dernier, sous la pression des U. S. A., l'Allemagne occidentale était intégrée dans l'Organisation des Seize et il devenait évident qu'elle allait peser de tout le poids de sa puissance matérielle dans cette Europe ruinée. La réforme monétaire antérieurement réalisée, une constitution allemande préparée, provisoire sans doute, donnait à l'Allemagne occidentale une unité que la fusion de la zone française, faite d'abord du point de vue économique et prévue du point de vue politique, allait définitivement consacrer.

Cette politique s'explique par trois raisons tellement impérieuses qu'elles ont fait écarter par le gouvernement américain toutes les raisons sentimentales ou historiques, tous les arguments juridiques présentés par la France, malgré les engagements ou les promesses faits à notre pays.

La première de ces raisons est économique : les Américains veulent gagner la bataille de l'acier. Malgré l'énorme production que leurs usines ont atteinte, les U. S. A. manquent d'acier, qu'on ne trouve plus sur leur territoire qu'au marché noir. Or, leurs programmes d'armement empiètent de plus en plus sur cette production. L'acier allemand devient une nécessité pour donner au plan Marshall et au réarmement de la Western Union toute leur valeur.

La seconde raison est politique : l'Allemagne ne peut continuer à vivre dans l'état où elle est sans créer un grave danger. Elle doit prendre conscience d'elle-même, et en Amérique on croit fermement qu'avec libéralisme on peut l'amener à devenir un élément sain de l'Europe, que l'on veut sauver. Et c'est ici qu'intervient la troisième raison. De même qu'en 1942 les U. S. A. ont décidé que la victoire devait être remportée par les armes sur le vieux continent, de même c'est en Europe qu'ils estiment devoir engager la bataille en faveur de la démocratie, leur attitude en Chine en est la preuve.

Obtiendrons-nous à Londres quelques satisfactions morales ? c'est possible ; quelque avantage politique ? c'est fort douteux. Peut-être notre diplomatie gagnerait à poursuivre son action en Allemagne même, où nous avons cartes en main. C'est sur ce terrain que nous pouvons marquer des points. Aussi devons-nous nous féliciter d'une heureuse décision prise par notre gouvernement : M. A. François-Poncet vient d'être désigné pour occuper auprès du gouvernement militaire les hautes fonctions de conseiller politique. Depuis la fin des hostilités la question allemande sous tous ses aspects est posée, et l'homme qui en connaît profondément toutes les subtilités, qui pouvait rendre d'éminents services, éviter bien des erreurs, imposer par son incontestable autorité et ses talents à nos alliés si souvent maladroits, n'était ni consulté ni prié d'apporter son concours. Réparation tardive envers l'homme, mais geste profitable pour notre cause.

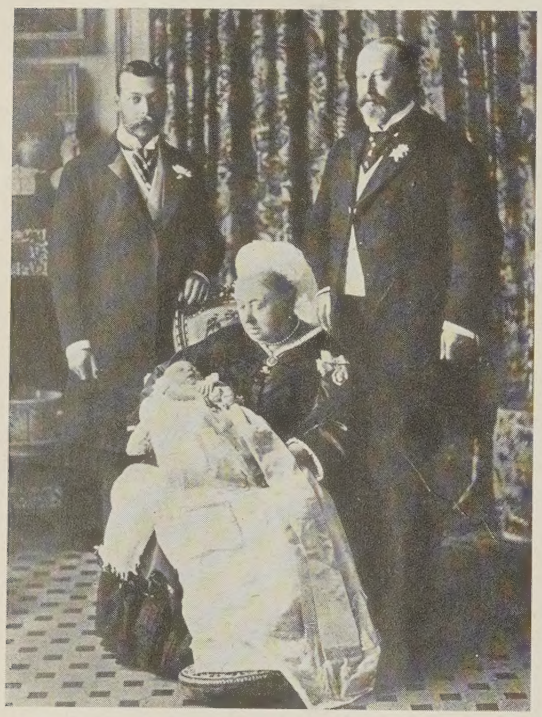
Nous en sommes arrivés à une extraordinaire confusion, où l'on ne discerne plus cette hiérarchie des problèmes qui en s'imposant à la décision mettrait un ordre impératif dans le monde. Tous les problèmes sont entremêlés à tel point que chacun d'eux contient à la fois l'essentiel et l'accessoire. Jamais l'anarchie n'a atteint un tel degré : résultat paradoxal de cet après-guerre qui s'ouvrait avec toutes les institutions internationales minutieusement préparées pour le diriger vers l'ordre et la paix.

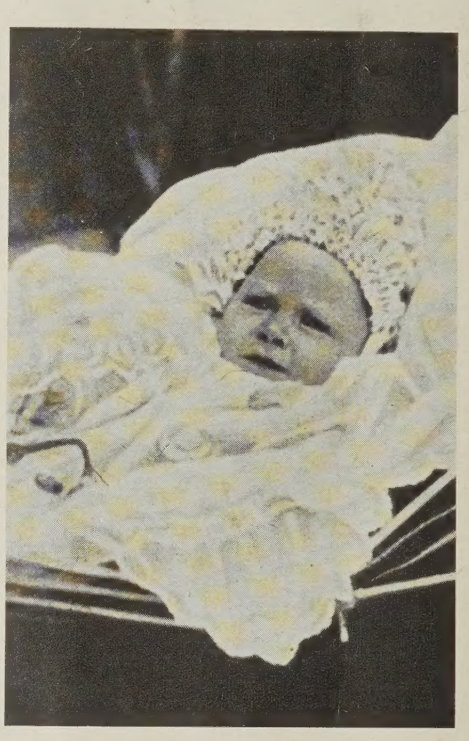
M. André François-Poncet, grand spécialiste des questions allemandes, remplira les fonctions de conseiller politique auprès du gouvernement militaire en zone française d'occupation.

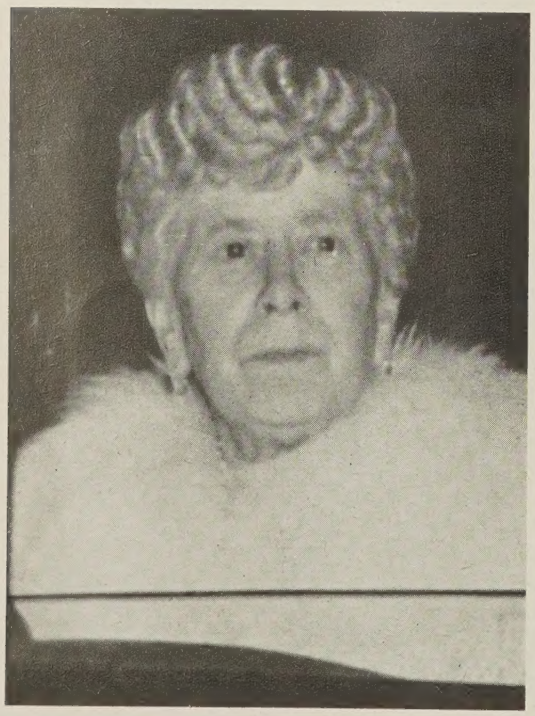
UNE ALTESSE ROYALE EST NÉE

La vieille Angleterre, démocrate et travailliste, reste solidement attachée à ses traditions. Pour ses sujets la naissance d'un héritier présomptif reste un événement de caractère national et impérial dont ils se réjouissent sans retenue tant est ancré chez eux le loyalisme envers la famille royale.

Une fois encore, à l'occasion de la récente





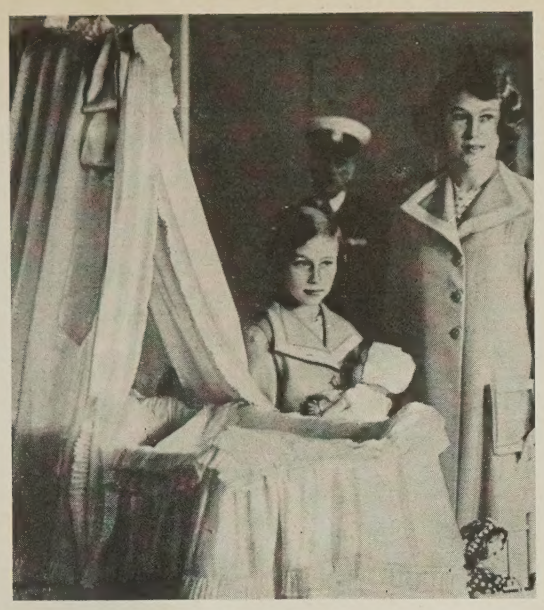


LES ENFANTS ROYAUX DE LA COURONNE BRITANNIQUE

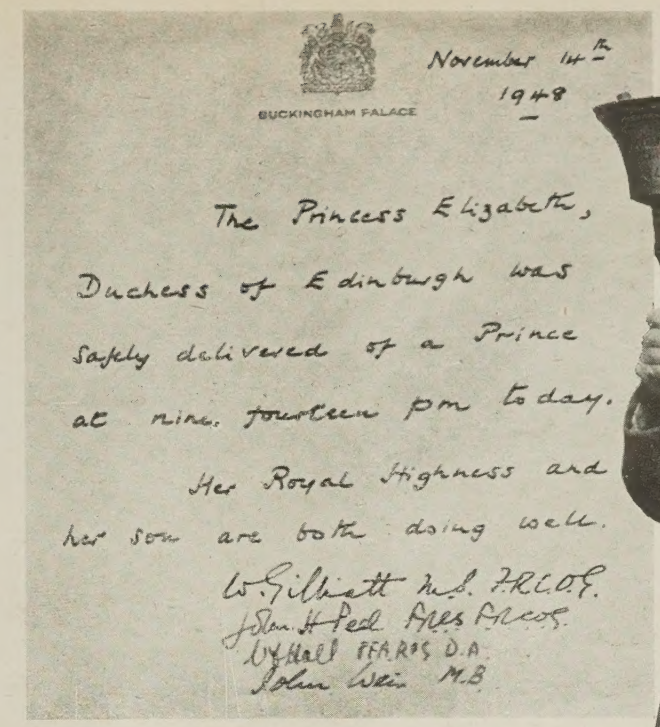
En haut, à gauche. — 1846. La grande reine Victoria et le prince consort Albert entourés de leurs enfants.

Au centre, de gauche à droite. — 1894. La reine Victoria, le roi Edouard VII, le roi George V et, dans sa robe de baptême, le roi Edouard VIII. — 1869. Le roi George V a l'age de quatre ans, en costume d'highlander. — 1895. Le prince Albert, l'actuel roi George VI, dans son landau d'enfant.

En bas, de droite à gauche. — 1926. La princesse Elizabeth, héritière du trone, a l'age de huit mois. — 1948. La reine Mary arrive au palais de Buckingham pour embrasser son arrière-petit-fils.



Ci-dessus. — Le berceau ou le bébé royal a passé sa première nuit est celui dont usa la princesse a sa naissance. — Le docteur sir William Gilliatt est appelé au palais. Ci-dessous. — Miss Helen Maud Rowe, la sage-femme, a déja vu naitre la princesse Elizabeth. — A droite : quelques-unes des 55 pièces de la layette du petit prince.



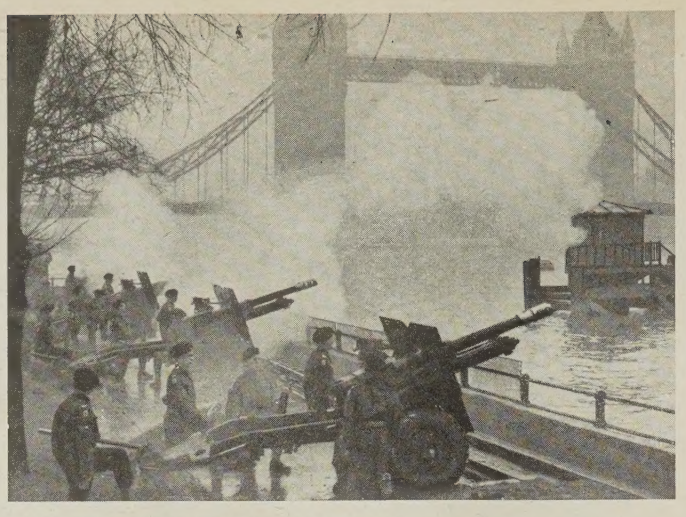
En haut. — Le bulletin de santé signé des quatre docteurs annonce que l'altesse royale et son fils se portent bien. — « Oyez ! Oyez ! » Un vieux crieur du Hampshire annonce qu'un prince royal est né.

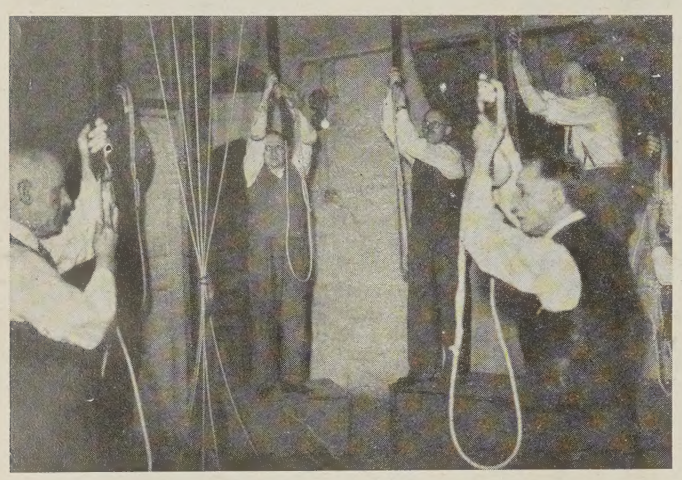
délivrance de la princesse Elizabeth, ce peuple tout entier, sans distinction de classes, oubliant ses soucis intérieurs et les lourdes nuées dont reste chargé le ciel européen, vient de célébrer dans un même élan, dans une même foi, l'heureux événement qui assure la continuité de la couronne.

Le dimanche 14 novembre dès l'aube, la foule, alertée par l'annonce d'un dénouement proche, stationnait devant les grilles du palais de Buckingham où la jeune princesse, assistée par une sage-femme d'élite, « sœur » Helen Maud Rowe, allait recevoir les docteurs : sir William Gilliatt, président du Collège royal d'obstétrique et de gynécologie, sir John Weir, médecin du roi et un spécialiste de l'anesthésie. L'attente se prolongea la journée durant. Il était en effet 22 h. 23 quand le policeman de service, instruit par un page en livrée bleu et or, annonça joyeusement à la foule : « C'est un garçon. » Un formidable hourra lui répondit, chapeaux et casquettes volèrent en l'air, et la foule chanta joyeusement *For he is a jolly good fellow* tandis qu'on affichait la nouvelle officielle : « S. A. R. la princesse Elizabeth a mis au monde un prince à 21 h. 14 minutes. »

A l'intérieur du palais, où le prince Philippe, l'heureux père, avait attendu en compagnie de Leurs Majestés, les congratulations d'usage se prolongeaient et les toasts se succédaient en l'honneur de la princesse et de son fils, qui pesait 7 livres 60 onces, soit 3 kg. 339. « Un ravissant bébé et un joli garçon », disait triomphalement le vicomte Lascelles, secrétaire privé du roi.

Le lendemain, lundi, devait être dans tout le





Royaume-Uni jour de grande liesse. Londres s'était réveillé au bruit des canons, des cloches et des carillons sonnant à toute volée, et chaque fenêtre arborait son drapeau. Dans la rue une joie populaire sans mélange, quasi enfantine, se manifestait devant une naissance qui symbolisait l'avenir du glorieux Empire. Les boutiques avaient été dévalisées de toutes les fleurs bleues — la couleur des garçons — qui s'amoncelaient bientôt au palais, mais c'est de l'humble bouquet d'une dactylo de la Cité que la jeune mère voulut orner le berceau princier. Dans tous les ports du globe où flotte l'Union Jack, les navires de la Home Fleet tonnaient de toutes leurs pièces et hissaient le grand pavois. A Paris, au palais de Chaillot, où siège l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies, la même joie éclairait le visage des représentants de l'Angleterre et des dominions.

Le nouveau-né : prince d'Edimbourg, duc de Cornouailles, duc de Rothesay, baron de Renfrew et duc des Iles en Ecosse, s'est vu octroyer dès sa naissance le titre d'Altesse Royale, en vertu d'une lettre patentée signée le 9 novembre dernier par le roi George VI, laquelle révoquait l'édit de 1917 limitant ce titre aux enfants et petits-enfants mâles du souverain en descendance directe. Mais il ne sera fait prince de Galles que le jour où la princesse sa mère accédera au trône, car il arrive aussitôt après elle dans l'ordre de succession à la couronne. Le jeune prince doit, en effet, son titre à « l'accident sentimental » qui amena son grand-oncle Edouard VIII, l'actuel duc de Windsor, à abdiquer.

Pour son baptême, le petit prince portera la robe de satin crème ornée de dentelles, vieille de cent vingt-huit ans, qui a servi à son grand-oncle Windsor, à son grand-père le roi George VI, à sa mère Elizabeth et à sa tante Margaret-Rose. Après quoi commencera la très protocolaire éducation qui attend les enfants princiers destinés à assumer un jour la charge du royaume.

POUR ANNONCER L'HEUREUX ÉVÉNEMENT 41 COUPS DE CANON ONT ÉTÉ TIRÉS, LES CLOCHES DE WESTMINSTER ONT SONNÉ A TOUTE VOLÉE. LES REPORTERS DE LA RADIO ONT DÉCRIT L'ATMOSPHÈRE DE LA CAPITALE ET LES PHOTOGRAPHES L'ONT ENREGISTRÉE.

EN DEHORS DU PALAIS AUSSI ON TOASTE A LA SANTÉ DE LA PRINCESSE ET DE SON BÉBÉ. — MAURICE CHEVALIER, AU MILIEU DES ENFANTS, EST ALLÉ AUX NOUVELLES DEVANT LE PALAIS. — UNE PLUIE TORRENTIELLE N'EMPÊCHE PAS LES LONDONIENS DE VENIR LIRE LE BULLETIN DE SANTÉ DE SON ALTESSE ROYALE ET DU BÉBÉ.

DE PROFONDS RAVINS, AUX ESCARPEMENTS REVÊTUS D'UNE LUXURIANTE VÉGÉTATION, CARACTÉRISENT LES PAYSAGES A L'INTÉRIEUR MÊME DE L'ILE.

DE GRANDES STATUES PRIMITIVES EN PIERRE ORNENT LES CHAPELLES INDIENNES DU NORD DE L'ILE.

LA MARTINIQUE

par nos envoyés spéciaux A. COSTA et P. FERMOR

UNE heure à peine, en hydravion, sépare la Guadeloupe de la Martinique. La Soufrière et l'île de la Désirade s'estompant à l'horizon, Marie-Galante, comme un gros galet, glisse à gauche ; plus loin flottent les sommets verdoyants de la Dominique. En quelques minutes, la côte dentelée de la Martinique s'avance, frangée de vagues se brisant sur les récifs de la côte atlantique. L'appareil pique vers la terre. Les montagnes couvertes d'arbres viennent à notre rencontre. Des villages apparaissent entourés de palmiers qui, de haut, ressemblent à des chrysanthèmes. Soudain, sur les bords calmes de la mer des Antilles, l'immense étendue des toits de Fort-de-France. De l'autre côté des vénérables murs du fort Louis, couverts de végétation tropicale, s'étendent les warfs et les ramifications du port soulignés par une rue toute bruissante de cafés et de bistros aux enseignes évocatrices. Ici les marins de toutes races s'attablent avec les métisses du lieu ; elles sont le plus souvent jolies et leur rire même, attribut de leur race, donne un cachet d'innocence à tous leurs actes. Plus loin, les processions de négresses bruyantes, paniers de charbon sur la tête, disparaissent dans les entrailles des bateaux.

Les problèmes politiques de la Martinique, quoique parallèles à ceux de la Guadeloupe, sont ici intensifiés encore par le caractère plus urbain

d'une grande partie de la population de l'île. Après la guerre, un mouvement politique s'est produit vers l'extrême gauche, violent surtout parmi les indigènes de couleur, mais, comme dans l'île sœur, cette violence s'est quelque peu apaisée.

Ici également, la question de couleur est une arme politique que les meneurs savent brandir au bon moment, identifiant le blanc d'à présent aux tyrans du passé, et les noirs aux seuls infortunés de cette terre. Cette image d'Epinal est d'ailleurs inexacte, car dans aucune autre île des Antilles l'on ne rencontre moins de discrimination raciale. Les mariages, il est vrai, sont fort rares entre les blancs, descendants des anciens colons, et les Martiniquais de couleur. Il est aussi vrai que la terre cultivable est en grande partie entre les mains des blancs. Mais déjà l'on trouve parmi les plus riches planteurs des gens de couleur. Les magasins de Fort-de-France appartiennent aux descendants des esclaves venus d'Afrique ou encore aux Indiens arrivés dans l'île au XIX[e] siècle. Les élus, les docteurs, les avocats, les employés de l'Etat sont également de couleur pour la plupart. Le métissage de la population est si complet que les descendants non métissés des esclaves venus du golfe de Guinée sont rares, plus rares sûrement que les Martiniquais de race blanche, appelés ici Békés, nom dont l'origine est due, affirme-t-on, au « Eh bé quoué » de leurs ancêtres normands. Cette minorité blanche est traditionaliste, aristocratique et consanguine.

Le mélange de sang n'est naturellement pas toujours pareil, mais c'est dans la section métissée de la population martiniquaise que se recrute la bourgeoisie de l'île. Souvent éduqués dans les grandes écoles de France, ses fils retournent au pays et forment une élite intellectuelle où les mouvements scientifiques, littéraires et artistiques de la métropole sont compris et commentés. L'originalité, l'enthousiasme du mouvement formé

DU DOMAINE DE LA PAGERIE OU S'ÉCOULA LA JEUNESSE DE JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS, DONT LA STATUE EST ÉRIGÉE DANS LE SQUARE DE FORT-DE-FRANCE, IL NE SUBSISTE QUE DES RUINES.

DANS LA CHAPELLE DES « TROIS-ILETS » UNE PLAQUE SURMONTE LA SÉPULTURE DE DAME TASCHER DE LA PAGERIE, MÈRE DE JOSÉPHINE.

ANÉANTI LORS DE L'ÉRUPTION DU MONT PELÉ EN 1902, LE PORT DE SAINT-PIERRE, JADIS PRINCIPAL CENTRE D'ACTIVITÉ DE L'ILE, S'EST RELEVÉ DE SES CENDRES.

autour de Radio-Martinique en sont un vivant exemple. Quoique depuis cent ans l'esclavage ait été aboli, trois siècles de soumission ont naturellement laissé des traces d'aigreur. Pourtant une compréhension entre les deux races existe, et c'est vers une entente semblable que tend l'élite intellectuelle de l'île. Les blancs ne doivent pas être pénalisés du fait que leurs ancêtres ont possédé des esclaves, chose considérée normale à l'époque. « Les vieux temps sont les vieux temps. »

Les Martiniquais de couleur, à leur tour, ne veulent être en rien diminués à cause de leur sang. « Nous regardons ceci comme une mission sacrée dont la réalisation dépend de nous », nous dit un docteur de couleur. Si la Martinique et la Guadeloupe arrivent à ce résultat, un grand pas en avant sera fait. La France a montré le chemin en octroyant des droits égaux à ses enfants de races différentes. L'assimilation qui vient de s'accomplir en est la preuve la plus tangible.

Les montagnes, à la Martinique, commencent dès que l'on croise les rivières *Monsieur* et *Madame* qui encerclent Fort-de-France. La route dépasse les deux cimetières — celui des riches et celui des pauvres, où, le jour de la Toussaint, la population vient honorer ses morts en portant des couronnes et des bougies qui resteront allumées toute la nuit. La route se découpe dans un monde de feuillage, traverse des rivières vivantes sur d'étroits ponts de pierre, domine des cascades, s'arrondit sous les ramures où s'accrochent les lianes. Bientôt les montagnes s'éloignent, la nature devient plus familière, verte et dorée, avec ses panaches de bambous et les flèches aériennes des cannes à sucre en fleur. A un tournant, un cône volcanique, strié de coulées d'ombre, monte dans le ciel. C'est la montagne Pelée ; son sommet pour une fois est sorti de ses nuages coutumiers, qui, aujourd'hui, forment au-dessus comme une auréole. Au prochain lacet, on aperçoit en contrebas la ville de Saint-Pierre.

Notre première impression est une impression de surprise et de désappointement. On s'attend à une ruine, à un paysage lunaire, à une Pompéi du XX^e^ siècle. Rien de cela : des centaines de maisons, des palmiers, une place grouillante. Ce n'est qu'en se promenant dans les rues que l'on voit à travers la verdure les ruines des belles demeures anciennes ; les blocs de lave sont déguisés par les plantes grimpantes, et sous les arbres on identifie à peine les débris du vieux théâtre. L'escalier en fer à cheval qui ne va plus rejoindre le perron effondré, le piédestal d'une statue inexistante témoignent seuls de l'ordonnance classique de ce théâtre dont on voit la photographie jaunie au musée de Saint-Pierre. En contre-bas, les vestiges de la prison et la cellule des condamnés où était enfermé, en attendant son exécution, un meurtrier seul survivant du désastre qui, le 8 mai 1902, détruisit la ville, tuant plus de quarante mille personnes. Comme le décrit un témoin oculaire, toute une paroi de la montagne s'affaissa pour laisser passage à un monde de feu qui se précipita sur la ville condamnée. Le rideau de feu, comme une rivière, emporta la ville et, repoussant la mer même, incendia les navires ancrés dans la baie. De ce désastre, la Martinique

DANS LES RUINES DU THÉATRE DE SAINT-PIERRE ENVAHIES PAR LA VÉGÉTATION, UN BUSTE ENDOMMAGÉ ET LES PREMIÈRES MARCHES D'UN PERRON...

LE COSTUME « DOUDOU » MET EN VALEUR LA GRACE DES JEUNES BEAUTÉS MARTINIQUAISES.

UNE CENTENAIRE QUI A CONNU L'ESCLAVAGE CONVERSE AVEC LE DOCTEUR ROSE ROSETTE.

souffre encore. Saint-Pierre était le centre de toutes les traditions, de toutes les richesses de l'île. Le désastre s'abattit sur tous, les noirs, les « cafresses », les « sangs mêlés », les métis, les Békés, car là s'étaient concentrés toute la vie, tous les talents sociaux et politiques, toutes les gloires architecturales de l'île, toutes les coutumes. C'est au volcan que les Martiniquais attribuent le manque de demeures anciennes dans l'île, que tant de siècles d'une civilisation raffinée auraient dû nous montrer. Tant d'éruptions, de tremblements de terre, de raz de marée ont tout emporté. Quelques miniatures, des lettres de noblesse signées par Louis XIV sur d'antiques parchemins sont les seuls témoignages du passé.

Au nord de Saint-Pierre, la route remonte les pentes de la montagne Pelée pour redescendre le long des villages aux cases en bois, aux toits de palmes séchées, entourant une église rustique ; plus isolées, les minuscules chapelles votives des Indous où des effigies primitives en pierres peintes rouge et jaune de Ganesh ou de Krishna grimacent dans l'ombre. La route domine la mer bouillante, les hautes falaises sont coupées de ravines couvertes d'arcades de bambous ployants ; nous arrivons à Macouba, où l'on cultivait le tabac si goûté par Rastignac et Rubempré, dont les cigares embaument les pages des romans de Balzac. L'orage des tropiques explose, les arbres fléchissent et disparaissent sous les piliers gris de la pluie. Tout aussi vite le ciel se fend de nouveau pour découvrir à nos pieds la plage de Grand-Rivière, frangée de canots faits d'un seul tronc d'arbre équarri. De ces rivages, les Martiniquais s'enfuyaient pour rejoindre le général de Gaulle, passant par la Dominique, l'île anglaise dont on aperçoit la découpure à quelque 30 milles de là.

Au sud de Fort-de-France, la côte de la Martinique est calme et paisible. Les forêts bleues, vertes qui couvrent les « mornes » se reflètent dans la mer tranquille comme dans les tableaux de Gauguin. Ici l'on pêche les homards fameux, les oursins plus grands et meilleurs que ceux d'Europe, les tortues géantes, les poissons volants, les « lambis », ces conques au cœur rose ; le cochon de lait est rôti sur la plage et agrémenté de chou coco, pour lequel un palmier doit être abattu, afin d'en retirer le collier comme un morceau d'ivoire vivant, et ces repas merveilleux sont arrosés de ce « punch » martiniquais inégalé dans les autres Antilles.

A la Martinique, la jungle africaine n'a survécu, après les terribles voyages des bateaux négriers, que dans sa musique, dans les graves et truculentes biguines, si semblables aux calypsos de Trinidad, avec leur improvisation facile, dans les antiques et rares « Bels airs » accompagnés seulement par les « qua » et les tam-tams. Aux jours de fête, éclairé aux flambeaux, on aperçoit un orchestre primitif au centre des carrousels tournoyants. Un joueur de clarinette esquisse un air, dont le rythme est souligné par un joueur de tambour entouré de tam-tams faits d'un vieux fût de rhum recouvert d'une peau de chèvre ; l'un brandit un « cha-cha », d'autres encore frappent de toutes leurs forces sur des bambous troués. Ces martèlements s'unissent aux arpèges compliqués de la mélodie en une musique extraordinaire et captivante. Une version assagie de cette même musique se fait entendre au bal *Doudou* de Fort-de-France, mais le calme relatif de la musique est ici compensé par la vivacité et la fougue des danseurs. D'abord espacés, ils s'unissent bientôt, frémissant de la croupe en esquissant des pas compliqués.

Ce mot « Doudou » concrétise les bals publics, le charme physique martiniquais et même le fameux costume antillais : la grande robe ou les douillettes dont la traîne relevée, drapée sur la ceinture, rappelle les paniers du XVIII[e] siècle, en laissant apercevoir le jupon blanc brodé et la sous-jupe en satin plissé. Le foulard de soie couvre les épaules, des bijoux d'or accompagnent toutes ces splendeurs, avec les joues ambrées et la mouche Louis XV faite de vanille. Mais l'apothéose de ce costume est le madras, ce turban minuscule en étoffe écossaise dont les coins racontent toute une histoire amoureuse.

Ce costume, tellement plus seyant aux beautés antillaises que les robes courtes et les chapeaux « faux Paris », disparaît très vite et n'est guère plus porté que par de vieilles femmes aux joues creuses, dont les traits semblent taillés dans l'ébène.

« Doudou » concrétise aussi la langueur antillaise qui a influencé la vie de trois femmes célèbres dans l'histoire : M[me] de Maintenon a passé sa jeunesse à la Martinique avant d'adoucir de son influence le règne finissant de Louis XIV. L'impératrice Joséphine, au charme si typiquement martiniquais, et sa cousine, la légendaire Aimée du Buc de Rivery, dont les vies furent bercées par le même vent alizé qui caresse les frondaisons de la proche île de la Caravelle (où les ruines du château du Buc se voient encore) et du domaine de la Pagerie. Un orage terrible, dit-on, fit échouer le bateau qui ramenait Aimée du Buc à la Martinique ; elle fut capturée par les pirates barbaresques, vendue comme esclave, et le bey d'Alger en fit présent au « Grand Turc ». Dominant les intrigues du sérail, elle devint la sultane validé, mère du sultan Mahmoud II. Sa vie, toute mythologique, s'évapore comme les brouillards de la Corne d'Or ou comme les vapeurs natales de la rivière Madame.

Notre visite à la Pagerie, la demeure de jeunesse de Joséphine — car son lieu de naissance prête à mille controverses — symbolise pour nous la Martinique. Depuis quelques années, le domaine appartient au docteur Rosette — dans son sang se mêlent le sang d'Afrique et celui des planteurs d'antan — qui, poussé par son amour pour l'histoire de la Martinique et de la France, est décidé à préserver le peu qui reste de la gentilhommière. De la demeure, seules les fondations existent. De la sucrerie qu'habita M[me] Tascher de la Pagerie, les murs extérieurs subsistent, dont les fenêtres, maintenant inutiles, découvrent un horizon de pierres ruinées et la route où les calèches boiteuses et armoriées des Tascher et des Beauharnais, entourées de poussière, s'en allaient vers Trois-Ilets, à travers les champs de cannes, mener les propriétaires à la grand-messe du dimanche.

Sous les bambous, les « savonnettes » et les ibiscus, les eaux forment un bassin qui se déverse bientôt en cascades sous les branches feuillues ; la rivière s'en va se perdre hors de vue, dans un tunnel de verdure dans le lointain. L'herbe, où paissent des vaches, pousse dru sur les collines qui dominent les ruines ; leurs sommets sont couronnés de bambous dont la forme ressemble aux aigrettes des maréchaux de Napoléon.

La nuit tombe vite sur les tropiques, et tout ce passé évocateur n'a que les feux follets pour éclairage.

NUAGES SUR LA GRÈCE

Il y a plus de deux ans que l'Organisation des Nations Unies a été saisie du cas de la Grèce, sur le sol de laquelle s'éternise une inexorable guerre civile.

On sait que le Conseil de sécurité a décidé l'envoi d'une commission spéciale dans les Balkans pour y contrôler les assertions d'Athènes selon lesquelles les insurgés du général Markos trouveraient assistance et refuge auprès des Bulgares, des Yougoslaves et des Albanais.

Cette commission a conclu au bien-fondé de l'accusation, et son rapport est venu en discussion à Chaillot devant la commission politique.

Après avoir refusé d'entendre le général Markos, celle-ci a voté le 10 novembre, par 48 voix contre 6, une résolution proposée par la France, les Etats-Unis, l'Angleterre et la Chine condamnant les gouvernements de Sofia, de Belgrade et de Tirana, malgré une véhémente opposition du délégué soviétique, M. Vichynski, du délégué yougoslave, M. Bebler, et des représentants des autres « démocraties populaires » de l'Est. La même résolution invite la Grèce et ses trois voisins à engager, avec le concours des dirigeants de l'O. N. U., une négociation pour trouver une solution à leurs différends. M. Tsaldaris, ministre des Affaires étrangères hellénique, a déféré à cette invitation et les pourparlers sont en cours au palais de Chaillot.

Il est assez malaisé d'en prévoir l'issue ; la Grèce, étant demanderesse et ayant obtenu la reconnaissance de son bon droit, conteste la possibilité de faire des concessions qui remettent celui-ci en cause.

Un incident est venu se greffer sur ce règlement. Le président de l'Assemblée générale de l'O. N. U., M. Evatt, est intervenu télégraphiquement à Athènes pour demander au roi Paul de faire surseoir à l'exécution de dix révolutionnaires syndicalistes condamnés à mort. La Chambre grecque a protesté unanimement contre cette démarche, où elle a vu une ingérence intolérable et sans précédent des Nations Unies dans les affaires intérieures d'un pays.

Quelques jours auparavant, M. Tsaldaris avait signé, à San-Remo, avec le comte Sforza, ministre des Affaires étrangères d'Italie, un traité d'amitié, de commerce et de navigation, traité regardé dans certains milieux helléniques comme pouvant devenir plus tard un des chaînons de la solidarité d'intérêts qui unit les peuples méditerranéens.

Après avoir reçu les premiers soins a l'arrière, des blesssés vont être évacués par avion.

Fuyant un bois incendié durant la bataille du mont Grammos, des rebelles se rendent.

Une jeune Roumélienne emmenée par les rebelles est reprise, blessée, sur le Grammos.

Cette réfugié
qui, du camp d
Janina, écrit au
siens porte su
son visage l
tristesse de l
Grèce meurtri

ABANDONNANT LES TROUPES DE MARKOS, CET EX-REBELLE DEVIENT ORDONNANCE D'UN CAPITAINE.

FEMMES RAVITAILLÉES EN FARINE DANS LES VILLAGES GRECS LIBÉRÉS.

QUAND SES LOISIRS LE LUI PERMETTENT, LE SOLDAT GREC RATTRAPE UN PEU DU SOMMEIL PERDU DURANT LA BATAILLE.

LES OFFICIERS GRECS PARTAGENT, PENDANT LA CAMPAGNE, L'EXISTENCE FRUSTE DE LEURS HOMMES, MANGEANT AVEC EUX, A LA BONNE FRANQUETTE, D'UN PLAT INSTALLÉ SUR UNE CAISSE DE MUNITIONS.

Tandis qu'une détente semblait rasséréner l'horizon international, une crise de gouvernement éclatait à Athènes.

La rébellion avait paru sur le point d'être matée à la fin de l'été dernier, après la victoire remportée par les troupes nationales sur les insurgés dans le massif des monts Grammos, aux confins de la Grèce et de l'Albanie. Mais cette victoire posa une fois de plus le problème de la fermeture des frontières grecques ; chassés des monts Grammos, les partisans se regroupaient en effet au delà de ces frontières pour les franchir ensuite sur un point différent.

Un autre foyer de rébellion se ralluma ces derniers temps dans le Péloponnèse. La situation exigeait un nouvel effort des armées gouvernementales et une aide plus efficace (sous forme de fourniture de matériel) des Etats-Unis.

Elle réclamait en même temps un renforcement de l'autorité du ministère, contre lequel une vive offensive était menée depuis plusieurs semaines par l'aile dissidente du parti libéral.

Présidé, depuis le 7 septembre de l'année passée, par M. Sophoulis, leader du parti libéral, ce ministère s'appuyait au parlement sur l'entente de ce parti avec les populistes (monarchistes), dont le chef est M. Tsaldaris.

Sur 321 députés, les populistes en comptent 140 et les libéraux, 48. Le « bipartisme » a été, jusqu'ici, la solution qui répondait à la fois à l'arithmétique électorale, aux exigences du front commun contre les rebelles, au désir des Etats-Unis de ne pas voir le pouvoir entre les mains des seuls groupes de droite.

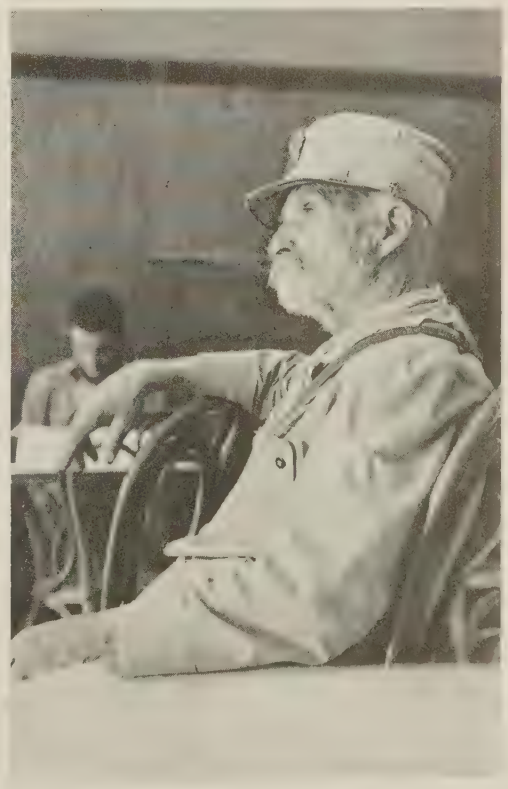
Le gouvernement a été remanié sur la même base au mois de mai, après l'assassinat du ministre de la Justice. Mais depuis lors il s'est heurté à une opposition croissante, qui attaque à la fois sa politique économique et la conduite des opérations contre les rebelles. Et sa majorité est devenue précaire depuis que M. Sophocle Venizelos s'est désolidarisé du chef de son parti, M. Sophoulis, à propos du relèvement des prix agricoles.

A cinq ou six reprises le président a offert sa démission au roi, qui lui a demandé de demeurer en fonctions au moins tant que la question grecque figurerait à l'ordre du jour de l'O. N. U.

Mais, dès la clôture de cette discussion devant la Commission politique, le 13 novembre, M. Sophoulis a renouvelé sa démission, qui est devenue cette fois effective.

La solution de la crise paraît s'orienter vers une coalition plus étendue que la précédente, mais dont populistes et libéraux constitueraient l'axe, et où, selon toute vraisemblance, M. Tsaldaris détiendra la prépondérance.

ALBERT MOUSSET.



AU CAFÉ, CE VÉNÉRABLE GARDE CIVIL SONGE AUX EXPLOITS QUE SON AGE LUI INTERDIT.

C'est a la Perse que l'on rapporte l'origine des gants, et c'est a la France que l'on en doit l'usage généralisé. De la dextre et de la senestre impériales empourprées du VII[e] siècle aux mains gantées de peau de nos contemporains, le gant a toujours ajouté a la noblesse du geste.

LE GANT

Triomphe de la Qualité Française

par René Branellec

Jeux de mains, jeux de vilains. Voire !

Les bras jaillissant dans les vitrines, aux mains ouvertes moulées de gants multicolores et devenues coupes, fleurs, algues, blocs de corail, ne sont pas de vilains jeux.

Dans un film, une femme se dégante, et l'art du metteur en scène et de l'actrice transforme ce geste anodin, l'entoure de plus de grâce sensuelle que n'en évoquent certains déshabillés dits suggestifs.

Des univers fragmentaires, divisibles à l'infini, s'ouvrent ainsi à la réflexion sous un coup de projecteur, par le biais d'un angle de prise de vue ou d'une habileté publicitaire. On se souvient des mains des sculpteurs et des peintres, sensibles, frémissantes, pleines de créations, des mains précises des chirurgiens, des mains patientes et sûres des ouvriers aimant la perfection, des mains vives des couturières. On s'avise soudain de cette vérité première, que l'homme n'a pas d'auxiliaire plus précieux que la main, qu'elle mérite d'être protégée, ornée.

Il est curieux d'observer que notre pays, dont la main-d'œuvre est la première du monde au témoignage même de l'étranger, possède aussi la suprématie dans l'art de vêtir et de faire valoir la main. Simple coïncidence ou suite logique, peu importe, le fait est que la ganterie française s'est imposée depuis longtemps. Ses cinq centres, Grenoble, Millau, Paris-Chaumont, Niort, Saint-Junien ont des titres vieux de près de dix siècles. Leur réputation n'a cessé de s'étendre. Brimés pendant la guerre par la pénurie des matières premières, ils devaient promptement recouvrer leur prospérité. La liberté revenue semblait donner le signal d'un nouvel essor que ne pouvaient contrecarrer les dommages très limités subis par les usines pendant la guerre.

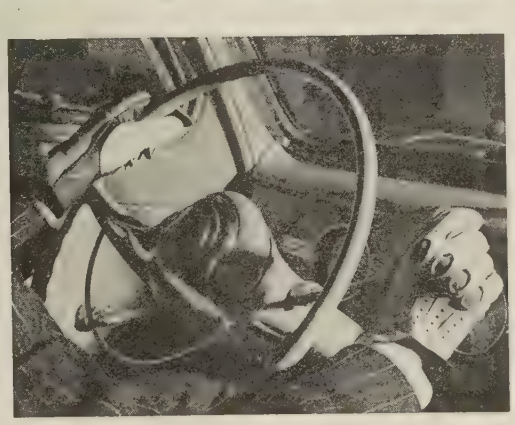
Ces prévisions ont été démenties. Aujourd'hui des craintes s'expriment ; les usines dont la production remontait réduisent leur activité ; déjà le chômage hideux se dessine.

LA FORME ARTISANALE, GROS HANDICAP DE LA GANTERIE

La ganterie n'a supporté qu'un minimum de mécanisation. Jusqu'à ces dernières années, l'ouvrier gantier, fier d'une technique difficile et minutieuse, travaillait chez lui. La femme cousait les gants avec ses filles tandis que le chef de famille apprenait à ses fils le délicat dolage au couteau. La vie, devenue plus dure, obligea petit à petit les parents à trouver à leurs enfants des travaux immédiatement rémunérateurs. La question de l'apprentissage se posa aux industriels. Après plusieurs années de tâtonnements, elle est maintenant résolue. Mais, qu'ils travaillent à domicile ou en atelier, les ouvriers

La main d'un cavalier peut être de fer dans un gant de peau souple. En cyclisme, le « pistard » a adopté depuis longtemps le gant mitaine qui laisse aux doigts toute leur souplesse. Le gant d'escrime est un gant de peau a crispin, rembourré sur le dos de la main. En hockey l'on n'ose plus guère employer le nom de gant quant a la forme : armé, matelassé, les doigts en

sont rigides ; seul le pouce garde sa mobilité. Pour l'auto, la mode des gants est variée autant que personnelle. Le gant de boxe, défensif ou agressif selon son poids ; le gant de ski, si chaudement fourré, et le curieux gant de golf, crevé aux jointures comme les gants de cour du XVIe siècle, prouvent que dans cette matière également la mode existe, passe et revient.



gantiers ont besoin d'une formation extrêmement poussée, et l'industrialisation s'est, d'autre part, heurtée à des obstacles majeurs : on n'a trouvé aucune machine susceptible d'être substituée aux spécialistes manuels aux stades principaux de la fabrication. C'est pourquoi la ganterie française, bénéficiant d'une main-d'œuvre excellente, surclasse la plupart de ses concurrents.

La spécialisation s'est opérée spontanément et n'a pas été sans influer sur la qualité des diverses productions. Elle est fondée sur l'utilisation des ressources naturelles des régions. Millau et Saint-Junien fabriquent les gants en peau d'agneau ou de mouton, Grenoble et Paris-Chaumont traitent le chevreau, tandis que Niort est le roi du gant de chamois.

L'EXPORTATION, NÉCESSITÉ VITALE

La pénurie des matières premières a été catastrophique puisqu'en 1947 la production générale n'excédait guère 70 % de celle de 1938. Mais dès ce moment se précisait un double danger : l'élévation des prix et la fermeture des marchés extérieurs.

Avant guerre, Grenoble et Paris-Chaumont exportaient plus de 70 % de leur production, Niort revendiquait pour une de ses maisons la première place à l'exportation, Millau consacrait plus de la moitié de ses fabrications à l'étranger. Actuellement, 5 % à peine de la production nationale trouvent preneurs en dehors de la France. Comment en est-on arrivé là ?

La cherté des prix est évidemment en cause. Elle vient de ce que la matière première est affectée, par rapport à 1938, d'un coefficient variant de 15 à 20, la main-d'œuvre, d'un coefficient de 10 environ, les charges sociales, du coefficient 20 et que des taxes nouvelles très lourdes sont venues majorer les prix de revient. C'est ainsi que sur une paire de gants facturée 500 francs par le fabricant l'Etat perçoit, au moment de la vente, une somme de 180 francs.

Mais l'élévation de nos prix de revient n'est pas la seule responsable. Au lendemain de la guerre, seuls des pays comme la Suisse et la Suède n'avaient pas cru devoir intervenir entre le vendeur et l'acheteur pour contrôler le prix de vente. Les autres, et c'était le cas des Etats-Unis et du Canada — comme de la France — instituèrent des réglementations et des organismes de contrôle pour tenter de maintenir des prix adaptés au pouvoir d'achat. En outre, certains pays, tels que l'Angleterre et la Hollande, restreignirent leurs échanges commerciaux à l'achat de marchandises utilitaires et contingentèrent sévèrement l'importation des articles somptuaires.

Enfin, un dernier moyen d'agir sur les importations est constitué par les tarifs douaniers. La Grande-Bretagne frappa les gants français d'un droit de douane de 33 %. Quant aux Etats-Unis, champions de la liberté des échanges, le droit de douane, porté à 50 %, prit les allures d'une barrière. Primitivement, ils exigèrent même que les droits fussent perçus sur le montant du prix départ usine, augmenté des diverses taxes du marché français, soit 37 % de plus. Ils voulurent bien admettre par la suite qu'il y avait là une anomalie et n'appliquent plus les droits de douane que sur la valeur des marchandises à leur sortie de l'usine.

Cette atténuation est encore insuffisante pour permettre à l'industrie gantière française de prospecter avec succès le marché américain. Un accord sur un abaissement de ce droit de douane de 50 % paraissait cependant assez aisé à mettre sur pied. La doctrine américaine revient à soutenir qu'il ne saurait être question de placer la douane dans une position d'infériorité par rapport à 1938, de lui faire manquer à gagner. Il est évident que c'est précisément le maintien du droit au niveau de 1938 qui la conduit à un manque à gagner sérieux, puisque le droit qui s'exerçait en 1938 sur cent vingt mille douzaines de gants n'en frappe plus que quatre mille ou cinq mille.

LE PORT DU GANT EST PEU GOUTÉ PAR LES OUVRIERS FRANÇAIS. IL EST CEPENDANT UN MOYEN DE PROTECTION EFFICACE. LE GANT EST LE COMPLÉMENT DE L'ÉLÉGANCE MASCULINE. ET VOICI ENFIN CELUI DONT LA MATIÈRE PAUVRE EST DEPUIS FORT LONGTEMPS ENNOBLIE PAR CEUX QUI LE PORTENT : LE GANT DE FILOSELLE DE NOS GLORIEUX SAINT-CYRIENS.

Il semblerait raisonnable que les droits de douane américains fussent rev. en fonction du rapport fourni par la comparaison des indices d'augmentat du coût de la vie dans les deux pays, c'est-à-dire en fonction de la dévaluat. respective des deux monnaies depuis 1938. L'indice est de 18 pour la Fra de 3,5 ou 4 pour les Etats-Unis. En abaissant leur droit de douane à 10 12 %, l'administration américaine ne ferait que se remettre au niveau 1938 et augmenterait sensiblement ses recettes, le marché américain redeven alors accessible à la ganterie française.

Enfin, les méthodes commerciales américaines, parfois excellentes, se révèl en d'autres cas des plus discutables. Un exemple typique en est fourni Le premier envoi de gants français aux Etats-Unis, après la guerre, portait sur six mille cinq cents douzaines. La paire de gants revenait à l'acheteur unique, transport et douane compris, à 6,85 dollars. A ce moment, la clientèle américaine, sevrée pendant six années de produits français, les désirait beaucoup. Profitant de son monopole de fait, le magasin qui détenait l premier arrivage de gants les mit en vente à... 13,50 dollars. L'impression f désastreuse sur les consommateurs américains. Cette petite spéculation contribué pour une bonne part à arrêter nos exportations de gants aux U. S. A.

La situation relativement critique dans laquelle se trouve la ganterie n'est pas irrémédiable, car elle est plus le fait de circonstances exceptionnelle que d'un vice interne. Si les prix se sont élevés, ils n'atteignent pas, il s'en faut de beaucoup, l'indice général d'augmentation du coût de la vie. Les problèmes de l'amélioration de la qualité, de la formation de la main-d'œuvr et de la productivité, de l'approvisionnement en matières premières ont été sérieusement étudiés et les solutions données semblent satisfaisantes. Reste à résoudre le plus grave de tous, celui des débouchés extérieurs, faute de quoi la moitié des usines françaises risqueraient d'être contraintes à la fermeture. D'heureuses revisions des tarifs douaniers, un abaissement des taxes à la production apporteraient le salut. Mais pour arriver à de tels résultats il importerait de reviser notre politique générale...

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Lettres de Leysin

En janvier 1928, arrivait à Leysin une jeune fille française de vingt-cinq ans, tuberculeuse depuis quelques mois, et dont la maladie était déjà grave. « Passablement atteinte, disait le diagnostic du médecin à son arrivée, dans un état extrêmement grave, sinon désespéré. » Or, dès la première lettre qu'elle envoie à sa maman, cette grande malade parle de son « nouveau bonheur », car, explique-t-elle, « ma maladie a cessé d'être un malheur, c'est une aventure avec les risques de l'aventure ». Et, comme elle a eu une syncope, elle ajoute : « Hier, état syncopal pendant une heure — rien du tout — seulement manque d'habitude à la montagne. » Ainsi était Marietta Martin : rien qui ne fût pour elle espérance, lumière, joie.

Sa mère et sa sœur viennent de publier un choix de ses *Lettres de Leysin* (La Baconnière). Marietta passa trois ans au sanatorium du Chamossaire avant d'être complètement guérie et de pouvoir revenir à Paris. Trois ans durant lesquels elle écrivit chaque jour. Ce besoin de communiquer avec ses proches est un trait de sa nature non seulement expansive, mais profondément donatrice. Il lui faut ouvrir à autrui la richesse de son être. C'est cette générosité qui éclate dès la première page de ce recueil, et si elle prend parfois l'accent d'une tendresse un peu balbutiante, dans certaines formules de la jeune fille à sa chère maman, le lecteur s'y habituera vite et ne prendra plus garde, bientôt, qu'au talent de l'écrivain et à la qualité de son âme.

Car la richesse naturelle de Marietta Martin est d'abord une richesse verbale. Les mots se bousculent sous sa plume, les mots drôles, gais, vifs, qui font de la lecture de ses lettres un plaisir toujours rebondissant. Il y a un véritable don d'humour dans la lettre (une des premières, et n'oublions pas que Marietta est mourante) où la jeune fille fait à sa mère la présentation de tous les personnages qu'elle voit défiler dans sa chambre, depuis la lingère « qui rentre à l'instant tout en me disant qu'elle a *solidé* les rubans de ma robe de chambre, je les lui avais donnés, moi, à consolider, mais chacun son goût, n'est-ce pas... », jusqu'à la gouvernante, dont je ne me retiens pas de transcrire le portrait : « Elle a des cheveux gris, un trousseau comme saint Pierre et une grande dignité... ça lui donne tout à fait l'air d'une revendeuse à la toilette. Je pense que quand la petite Américaine d'à côté veut voir le Turc langoureux de la chambre du fond, c'est à la gouvernante qu'il faut s'adresser. » Tout est drôle pour Marietta : « Tu comprends, à la moindre petite syncope, un charmant docteur en blouse blanche est à votre chevet, ordonnant de la caféine, de l'huile camphrée, écrivant des ordonnances, vous abattant pour 20 francs suisses de pharmacie... » Encore était-ce des francs suisses de 1928. Le charmant docteur aujourd'hui serait plus prestigieux.

On voudrait pouvoir tout citer de ces lettres rayonnantes. Il y a le récit du pneumothorax, qui est vraiment un chef-d'œuvre de souriant héroïsme. Il y a, au cours d'un voyage en Italie, telle lettre qui, par un miracle de raccourci poétique, fait tenir tout un tableau de Florence en une demi-page. Mais tout est miracle dans la vie de Marietta, car il n'est rien qui ne soit pour elle le sourire d'un don providentiel. « Je pense à toutes les délices que le bon Dieu a mises sur la terre ; eh bien, c'est ça qui est le meilleur ici-bas ! » Tout lui est grâce du ciel. Le soir du 15 août, un gros orage a inondé la région, si bien qu'en ce jour de la Sainte-Marie la fête de Marietta a été fêtée de façon imprévisible : « L'orage avait coupé l'électricité, pas de lumière, alors, figure-toi, dîner enchanteur aux bougies, une sur chaque table, féeries, comme la nuit de Noël, tout le monde était ravi, mais moi seule savais : nous avons comme ça de grands secrets, le ciel et moi... »

Marietta se voit comblée et elle veut que tout le monde le soit auprès d'elle. Ce qu'elle ne peut pas donner, elle l'envoie en pensée dans la lettre qu'elle écrit. Rien de ce qu'elle a qu'elle ne répande autour d'elle. Sa chambre est un jardin de fleurs : il semble qu'elle les attire, qu'il n'y ait personne qui ne veuille lui en donner. Et voici le don qu'elle en fait elle-même dans une lettre à sa mère.

« Je te donne ces branches de cerisier en fleur que Denise Sillig vient de m'apporter, je te donne mes tulipes que j'ai mises dans le soleil pour qu'elles s'ouvrent... et qui s'ouvrent ; je te donne mes œillets qui, aujourd'hui, ont révélé jusqu'à leur cœur blanc, je te donne l'odeur de mes corbeilles d'argent, et celle des feuilles de mes marguerites, tu as remarqué, ma maman, que chez les marguerites ce sont les feuilles qui ont la senteur. Je te donne mes glaïeuls sauvages, oranges, blancs, jaunes, roses, qui n'étaient que boutons hier et que le printemps a épanouis. Petite mée, comme tu es jolie parmi les fleurs, que le jour est divin, comme nous sommes heureuses, *nous,* n'est-ce pas ? Je dis bien vrai, moi, j'ai trop : ce jardin, le ciel sans nuage, les sommets de neige au soleil, le dehors et tous ici... mais toi aussi tu sens, n'est-ce pas, une toute spéciale volonté de bonheur sur ta vie. D'abord parce que tu es à moi, parce que ce n'est pas vrai que nous soyons séparées... »

Toutes les lettres de Marietta Martin irradient cette joie qui voudrait communiquer à toutes les créatures un éternel bonheur. Et cela dépasse infiniment la ravissante gentillesse qui nous a séduits d'abord. Cette âme est de feu et veut se consumer dans l'action. Quand la jeune fille avance vers la guérison, elle écrit : « Je reviendrai chargée de trésors, et le premier trésor, c'est la force, c'est le vouloir en avant vers le destin, c'est la tension sérieuse, maximum, inébranlable et décidée jusqu'aux limites extrêmes pour la réalisation de ce qui est commandé à ceux qui ont pétri l'esprit. Dans toutes les luttes de l'homme avec l'ange, l'homme lutte et l'ange triomphe. Ce que je te dis là me sourd du fond du cœur comme une eau qui jaillit, comme une joie qui jaillit... » Et elle ajoute ces lignes rayonnantes du don de soi : « La volonté d'être tout entière, la volonté de la vie, de l'obéissance à la décision céleste ; quant à l'être mis en moi, le mot moi me fait presque mal à dire, le son même « moi », je le trouve laid... »

Cette volonté d'action pour le salut des hommes, Marietta Martin devait l'accomplir dans la Résistance. Dès le début de l'occupation, affiliée au groupe « la France continue », elle travailla à la diffusion d'un journal clandestin. Arrêtée le 7 février 1942, elle fut déportée, condamnée à mort, graciée quand la tuberculose l'eut reprise, et mourut en prison, près de Francfort, le 12 novembre 1944.

Elle avait écrit : « Je ne veux pas livrer mon âme aux hommes pendant que je vivrai, ils ne la connaîtront que quand je ne serai plus. » *Les Lettres de Leysin* commencent d'accomplir cette intention. Deux autres livres de Marietta sont aujourd'hui publiés, *Histoires du Paradis* (Taffin-Lefort) et les admirables poèmes intitulés *Adieu temps* (Cahiers du Rhône), dont M. Fernand Baldensperger a très bien dit qu'ils serrent du plus près l'essentiel. D'autres manuscrits sont encore inédits. Le message de Marietta Martin commence son chemin parmi nous. Ce n'est pas seulement celui d'un écrivain, mais d'une sainte et d'une héroïne de la France.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Si je vis...
Les Enfants d'Édouard

De l'Américain Robert F. Sherwood, *la Forêt pétrifiée* nous avait déjà laissés incertains sur le talent de cet auteur, qui jouit, paraît-il, d'une assez grande réputation dans son pays. L'adaptation de *Abe Lincoln in Illinois,* tentée par M. Maurice Clavel sous le titre *Si je vis...* n'est guère convaincante, et il est à craindre qu'elle ne fasse pas longue carrière au théâtre Saint-Georges. Non pas que ce spectacle soit dépourvu de qualités, mais celles-ci sont extrinsèques à l'œuvre originale. On y peut louer, en effet, l'excellence du texte français, M. Maurice Clavel s'étant montré fort scrupuleux dans la transposition du dialogue; on y apprécie l'ingéniosité de la mise en scène, due à M. Raymond Hermantier; et si l'interprétation appelle quelques réserves, plusieurs membres de la troupe, et non des moindres, haussant par trop le ton et appuyant leurs effets sans raison suffisante, en tout cas la succession des tableaux est-elle réglée avec une intelligence aiguë et un sens accompli des nécessités du théâtre. Mais c'est le principe même de la pièce auquel on refuse de souscrire, et singulièrement sa division, plus cinématographique que théâtrale, en douze tableaux.

M. Robert Sherwood a choisi de nous conter la vie d'Abraham Lincoln, type du *self made man* américain, lequel, de simple facteur rural qu'il était, accéda à la plus haute magistrature de son pays avant de succomber victime

Une scène des « Enfants d'Edouard » au théâtre de la Madeleine.

d'un assassinat. Les différentes scènes où nous le voyons gravir peu à peu les échelons du succès sont d'un intérêt inégal et contestable. Certaines d'entre elles, comme le neuvième tableau, au cours duquel nous assistons à la réunion contradictoire tenue en 1858 entre Lincoln et son principal adversaire, Stephen Douglas, n'ont pas seulement un caractère historique ; les paroles que nous y entendons — du moins celles des discours proprement dits — ont été prononcées telles quelles dans la réalité. Pour la plupart des autres, elles ne nous apportent que des vues sommaires sur l'extraordinaire carrière d'Abe et ne nous permettent guère de juger l'évolution de son caractère et de sa pensée. Celui qui fut un des plus grands présidents des Etats-Unis nous y apparaît, en gros, comme un velléitaire, aux idées généreuses, certes, mais poussé surtout par les circonstances, et qui subit son destin hors série plus qu'il ne le provoque. Enfin, et surtout, cette poussière de tableaux présuppose que le spectateur connaît les principaux événements de la vie du président. Peut-être les citoyens des Etats-Unis ont-ils fait le succès de cette pièce, parce qu'ils comblaient en esprit les trous laissés par l'auteur dans la biographie de son héros. Pour nous, qui sommes moins bien informés et ne jugeons l'œuvre qu'en elle-même, indépendamment de toute considération sentimentale, nous ne pouvons que la tenir pour superficielle au double égard de l'histoire et de la construction dramatique.

Du moins cette pièce décevante a-t-elle permis à un jeune metteur en scène, M. Raymond Hermantier, de faire un des plus brillants débuts qu'on ait vus depuis des années dans une spécialité où les révélations sont rares. Je ne pense pas que, depuis les premières manifestations de Copeau, de Pitoëff, de Dullin ou de Jouvet, nous nous soyons trouvés en présence d'un tempérament aussi original, d'un servant du théâtre aussi bien inspiré. Avec des moyens réduits, M. Hermantier, de tableau en tableau, a su nous donner une impression d'aisance dans l'invention, de bonheur dans la mise en place qui le mettent au tout premier rang des jeunes animateurs. J'ai beaucoup admiré, pour ma part, son habileté dans l'utilisation du clair-obscur, au premier tableau par exemple, puis au septième, lorsque Lincoln rencontre deux pionniers faisant route vers l'Ouest et que leurs silhouettes se découpent en ombres chinoises sur un fond clair. Il paraît que M. Raymond Hermantier, élève de deuxième année au Conservatoire, n'avait pas le droit de se mettre en vedette comme il l'a fait, et le voilà éliminé des prochains concours. Mais qu'a-t-il besoin de couronnes officielles ? Il a, dès maintenant, fait ses preuves.

M. Marc-Gilbert Sauvajon, réputé comme dialoguiste de cinéma, poursuit simultanément une carrière d'aimable fournisseur des théâtres du boulevard. Déjà il avait adapté *George et Margaret,* qui fut un succès de rire. Il récidive aujourd'hui avec *les Enfants d'Edouard,* mais il a dû, cette fois, prendre de grandes libertés avec l'original. L'histoire est sans importance, et M. Sauvajon le sait mieux que personne. Elle débute exactement comme la pièce de M. Denys Amiel *Trois et Une.* Une femme journaliste et conférencière, M^me^ Darvey-Stuart, a eu trois enfants de pères différents. Elle les a laissés dans l'ignorance de cette particularité de leur état civil, en leur faisant croire qu'ils étaient tous trois nés de son union légitime avec un certain M. Edouard, dont le portrait est accroché au mur du salon. Mais les deux aînés veulent se marier, la conférencière, pour faciliter ce double conjungo, décide d'épouser un des « trois pères », qu'elle n'a pas vus depuis de nombreuses années. Elle les convoque, ils arrivent tous et se déclarent prêts à passer devant M. le maire.

Le premier acte est d'une exposition assez laborieuse, le second fait rire aux éclats, le troisième abuse de la faculté généreusement accordée aux amuseurs de dire n'importe quoi. Nous voulons bien qu'une histoire contée sur les planches n'ait ni queue ni tête, mais il faut que l'auteur nous le fasse oublier. Il y est aidé, dans la circonstance, par la trépidante Denise Grey, dont l'abatage tient du miracle, et par Robert Pizani, qui dans un rôle de pianiste virtuose a joué au naturel une série de sketches irrésistibles. M. Roger Tréville a été un baronnet à peine caricatural, et M. André Brûlé, un gentleman cambrioleur toujours prêt à refaire la grande scène d'*Amants.*

Mais il faut prévenir M. Sauvajon que la meilleure façon de faire rire n'est pas toujours de le vouloir à tout prix et qu'une comédie de boulevard trop poussée à l'absurde peut devenir aussi morne qu'une tragédie de La Harpe.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

L'Auberge du Cheval blanc

Le Châtelet a repris l'opérette de Hans Muller et Erik Charell avec la partition innocente et fraîche de Benatzky. Ceux qui s'étonnent de cette résurrection n'avaient qu'à apporter à M. Maurice Lehmann une nouvelle pièce à grand spectacle; mais c'est un genre que nos grands cerveaux dédaignent, bien à tort. Si le glorieux écrivain qui vient de conter, dans *Bulles bleues,* son enfance, Maeterlinck, consentait que notre Maurice Yvain, par exemple, ou Louis Beydts vaporisassent de notes cristallines *l'Oiseau bleu,* ou si un Honegger ou un Milhaud voulaient secouer de rythmes terrifiants et colorier d'harmonies angoissées les *Aventures d'Arthur Gordon-Pym,* adaptées par un habile, il ne serait pas nécessaire de retourner au répertoire des frères Isola. *Alice au pays des merveilles, Blanche-Neige et les sept nains* sont là. Ou l'on pourrait essayer de nouveau, avec des airs et des couplets scintillants, des lanternes, des jonques, les *Tribulations d'un Chinois en Chine,* roman ravissant, sage et fantasque à la fois, de Jules Verne, dont on n'a pas tiré tout le parti qu'on eût pu. Sans doute a-t-on peur de la concurrence du cinéma ? Mais le théâtre, quand on lui accorde 22 millions au départ, comme pour *l'Auberge,* peut être lui aussi fertile en miracles. Nous venons de le constater.

« *L'Auberge ?...* cela vous regarde », dit le critique dramatique au critique musical. Et il est vrai qu'un commentateur de Racine et d'Anouilh est embarrassé devant les ressorts de poupées des personnages de *l'Auberge.* La belle aubergiste du Salzkammergut ne répond pas à l'amour de son maître d'hôtel, qui finira pourtant par triompher à force de constance et de bonne humeur... Elle se montait la tête pour un jeune avocat de Paris — oh ! ces avocats ! oh ! ces Parisiens !... Ils battent les maîtres de forges ! — qui n'y prend pas garde, parce qu'il a reçu le coup de foudre dès qu'il a aperçu une petite Marseillaise, bien pimpante, dont il corrigera l'accent. Les obstacles aux deux mariages — on nous fait bonne mesure, ils seront trois ! — sont faciles à sauter. Et les auteurs ne se sont pas épuisés à en imaginer. Tant mieux ! Nous écoutons tranquillement la musique...

Mais le critique musical, à son tour, se demande ce qu'il pourra découvrir dans cet art sans mystère, dont les mélodies pourraient figurer dans la *Méthode Carpentier* ou la *Méthode Rose.* Il se souvient de ses premiers combats avec « le Tyrol, ô ma patrie », en *fa* majeur. Avec une version pour petites mains de la thèse du *Freischutz,* qu'on lui offre en supplément, et qui, si vite qu'elle passe, est un miel pour son oreille, après les accords explosifs d'Olivier Messiaen et les rythmes d'apocalypse de Schmitt et des jazz-banders. Il entend avec attendrissement les coups de glotte de M^lle^ A. Judie, virtuose du passage de poitrine en tête, et ces airs populaires qui tiennent du « laendler », de la mazurka... Il regrette même qu'il n'y ait pas, faute d'interprètes exercés — ou parce que les interprètes veillent sur leur larynx comme Thibaud sur son Amati — un plus grand nombre de tyroliennes dans *l'Auberge.* Et il suggère que le critique d'art serait plus qualifié encore... Car c'est pour l'œil que le marteau, la scie, le pinceau ont travaillé, au Châtelet ! Vingt-deux tableaux ! autant que de millions ! Des montagnes à l'aurore, des montagnes au couchant, et un village qui mire dans un lac ses lumières et son clocher... Un instant, quand les ténèbres sont bien épaisses, des voiliers

BARNEY, Y. DARRIES, CARPENTIER DANS « L'AUBERGE DU CHEVAL BLANC ».

fantômes envahissent le lac. C'est un ballet, de barques, de brigantines et de focs phosphorescents, et la musique n'est plus que l'eau qui les porte. Puis voici le chalet blotti dans les pins, les petits lapins qui dansent, les sauterelles, à moins que ce ne soient des rainettes, qui bondissent, et les oiseaux qui pépient à leur tour des tyroliennes, des rossignols jodleurs... Les murs de l'auberge ne font que monter, descendre, s'ouvrir comme des écrins ou des boîtes à joujoux pleines de danseurs de Salzbourg... Il entre des chevaux, des locomotives, un bateau à roue... On espère *le Beau Danube bleu,* qui ne vient pas. Mais il arrive un empereur, acclamé par ses sujets, et qui n'a pas la morgue de François-Joseph, car il échange avec M^me^ Josepha des confidences sentimentales. La vingt-deuxième merveille est une immense salle de bal, dont les mille globes multicolores s'allument en arcs de triomphe du fond de la scène jusqu'à la rampe...

Le contrôle est un bureau de réception en bois clair ; et les contrôleurs sont en manches de chemise, avec les poignets brodés, comme M^mes^ les ouvreuses et la dame qui veille sur les faïences blanches. Le chef d'orchestre, M. Nuvelone, conduit avec ardeur. Lui aussi en tyrolien, le torse à l'aise et la ceinture brodée. Au critique d'art de décider si les décors sont de tons fins et rappellent Monet et Signac... Moi, je n'ose pas le dire... Mais tout le monde faisait : « Ah ! ».

Quelle armée de machinistes, d'électriciens, de charpentiers, de ravaudeurs il faudra pour entretenir un an, deux ans, et tenir frais ces tableaux animés !

L'interprétation est dominée de très haut par M^lle^ Yvonne Darriès, belle comme un Titien, et dont la voix brillante et vigoureuse emplit sans effort l'immense salle. Elle a conduit naguère une revue du Casino de Paris. Elle a le charme et l'éclat. C'est une vedette. Auprès d'elle, M. Luc Barney chante de bon cœur et s'agite avec esprit. M. Fontagnère, dont la voix est chaude, honore par son élégance le barreau parisien d'il y a cent ans. M. Carpentier, une de nos meilleures rondeurs, se dépense vaillamment de la voix et du geste et fait pétiller ses petits yeux gris. Il prend à si forte dose l'accent du Vieux-Port que ses camarades peuvent lui en emprunter. Dans six mois, tous les habitants de *l'Auberge du Cheval blanc* parleront marseillais. Les danseurs, de Salzbourg et de Paris, méritent des compliments. Nigué et miss Millie Jackson les ont bien entraînés. Les enfants danseurs sont, comme toujours, délicieux. Ici, c'est la maison des enfants « Aux beaux joujoux ».

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Macbeth

Orson Welles a publiquement déclaré que les seuls films dont il revendiquait la paternité étaient *Citizen Kane* et *Macbeth* et que, dans ce dernier, il avait réalisé exactement ce qu'il avait voulu. Entre temps, nous avons vu *Hamlet*, qui nous fournit une utile table de références sur les problèmes que pose l'adaptation de Shakespeare à l'écran.

Simultanément avec Laurence Olivier, et sans avoir pu être influencé par lui, Orson Welles a recouru à toute une série d'expédients identiques : suppression de répliques et de scènes entières (bien que *Macbeth* soit sensiblement moins long qu'*Hamlet*, ces coupures sont proportionnellement aussi importantes, ce qui indique que la durée du spectacle n'est pas seule en cause), condensation de deux scènes en une seule, interversion, addition de scènes (muettes) qui étaient simplement suggérées ou décrites dans le texte, récitation des monologues bouche close par une voix intérieure, etc.

Sous cette similitude apparente, une différence fondamentale : dans *Hamlet*, l'image, si belle qu'elle soit, est la servante du texte, dont elle épouse étroitement le mouvement. Dans *Macbeth*, les images ont beaucoup plus d'indépendance ; à plus d'un moment elles possèdent leur autonomie et l'on a l'impression que le réalisateur leur a accroché, au petit bonheur la chance, les tirades shakespeariennes. La technique elle-même reflète cette contradiction. *Hamlet* a été enregistré synchrone ou en play-back : c'est-à-dire que Laurence Olivier déclamait éventuellement un monologue devant le micro, puis devant la camera muette mimait la scène pendant qu'un haut-parleur reproduisait sa voix.

Macbeth a été tourné en muet et synchronisé après coup. Ce procédé (auquel la nouvelle école italienne a eu souvent recours, par force majeure, après la destruction des studios) est d'un emploi relativement facile quand les acteurs, comme ici, connaissent par cœur non seulement leur texte, mais leurs moindres intonations. Il n'y a aucune raison *a priori* de croire une méthode supérieure à l'autre. Mais, en l'espèce, la comparaison est écrasante pour Orson Welles. Chez lui, les voix flottent et ne paraissent jamais sortir de la bouche de ceux qui parlent, non que le synchronisme ne soit observé avec soin (toutefois le metteur en scène a pris supplémentairement la précaution un peu gênante de faire parler souvent ses interprètes la tête détournée), mais parce que l'éloignement et le timbre ne correspondent pas aux valeurs auxquelles l'enregistrement normal nous a habitués.

De plus, les images ne paraissent pas mériter la prééminence qui leur est accordée sur le texte. Orson Welles a suivi une voie qu'il avait déjà amorcée dans *la Splendeur des Amberson* : sous prétexte que l'action se déroule avant l'invention de l'électricité, toutes les scènes de nuit se passent dans une obscurité presque complète ; au delà du cinquième rang de fauteuils, on ne distingue plus rien. De plus, pour des raisons mal définies, plusieurs dialogues sont situés dans des couloirs souterrains déplorablement éclairés. Même les scènes de plein jour sont difficiles à suivre, soit que les personnages disparaissent tout à coup dans des zones d'ombre, soit que les mouvements de l'appareil — qui n'arrête pas de panoramiquer — imposent des perspectives inattendues auxquelles l'œil n'a pas le temps de se familiariser. C'est l'excès d'un travers qui s'était manifesté sous une autre forme dans *Citizen Kane* : l'enchaînement des scènes et la discrétion des allusions ne permettent de se faire une idée claire des personnages qu'à la troisième ou à la quatrième vision ; encore ce qui est immédiatement compréhensible a-t-il un intérêt suffisant pour fixer l'attention. Tandis que dans *Macbeth* c'est ce que représentent les images qui échappe à la perception ; à la première vision, une moitié du film paraît consister en taches blanches et noires qui s'évanouissent avant qu'on ait été capable de leur découvrir une signification. Il est possible (je n'en sais rien, n'ayant eu l'occasion de voir *Macbeth* qu'une fois) qu'à force de revoir la bande on surmonte cette difficulté et qu'on s'aperçoive que ces images possèdent une valeur plastique supérieure à celles qui sont photographiées plus clairement. Même s'il en était ainsi, je trouverais le point de vue critiquable. Le peintre est en droit de demander une assez longue attention à qui regarde son tableau. Le metteur en scène de cinéma est obligé de se rendre intelligible avant que l'image qu'il a créée ait disparu de l'écran. D'ailleurs Orson Welles est capable de faire cet effort quand il le veut : Macbeth se regardant dans la glace, couronne en tête, et les lances des cavaliers se dessinant sur le ciel sont deux plans admirables, clairs à souhait. Deux sur quatre cents ou cinq cents, c'est peu.

Une double qualité que s'accordaient à reconnaître à Orson Welles même ceux qui n'aiment pas en lui le scénariste et le metteur en scène, c'était son talent de comédien et de directeur de comédiens. Chose curieuse, on n'en trouve pas trace dans *Macbeth*. Son interprétation du rôle principal ne dépasse pas la médiocrité. Il manque à un point incroyable de majesté royale, ou même de dignité seigneuriale. Son Macbeth est un garçon boucher un peu grandiloquent. Sa diction du vers ne supporte même pas la comparaison avec celle de Laurence Olivier. Quant aux autres acteurs, ils sont pitoyables. Qu'ils soient inconnus ne constitue pas une circonstance atténuante. Les acteurs de *Citizen Kane* étaient tout aussi inconnus à l'époque et tous jouaient bien, ceux qui ont fait depuis carrière à Hollywood comme Joseph Cotten et Agnès Moorehead et les autres. Et Tim Holt n'avait jamais interprété que des cow-boys de westerns avant d'être le protagoniste de *la Splendeur des Amberson*.

Reste enfin à parler de ce qui est le plus important : que devient Shakespeare là-dedans ? Il me semble qu'il y perd beaucoup et qu'il n'y gagne rien. Qu'ajoute aux lignes immortelles : « La vie est une ombre qui passe, un pauvre acteur qui se carre et se trémousse sur la scène et puis qu'on n'entend plus ; elle est un conte narré par un idiot, plein de son et de furie, ne signifiant rien » d'être prononcées en marge d'un écran rempli par un coucher de soleil ? (Au contraire, comme le monologue « Etre ou ne pas être » s'éclaire, dans *Hamlet*, d'être dit au sommet d'une tour, face à l'immensité de l'océan !) En particulier, le fait d'avoir situé l'action, à sa véritable date historique sans doute, dans une peuplade aussi barbare que les Huns me paraît un contresens psychologique. Les personnages de Shakespeare agissent et parlent comme des seigneurs cultivés de la Renaissance. Qui peut admettre que la brute farouche qu'incarne Orson Welles soit capable de méditer un crime en réflexions aussi profondes que celle-ci : « Si tout était dit, le coup fait, il serait bien qu'il fût fait sans retard. Si cet assassinat savait limiter ses conséquences et atteindre, avec son terme, le succès ; que seulement le coup fût tout, mais tout, ne fût-ce qu'ici-bas, sur ce banc découvert puis submergé par le temps, nous risquerions la vie future » ? Sans compter que ce point de vue, s'il a permis des effets pittoresques, en a semé d'autres qui sont désastreux. A la fin, Macbeth porte un casque hérissé de manches de casseroles qui provoque irrésistiblement le rire.

Bref, l'échec est complet. Pour ma part, je n'en tiendrai pas rigueur à Orson Welles. D'abord parce qu'aucun artiste n'est à l'abri d'une erreur, ensuite parce que certains d'entre eux sont obligés par leur tempérament d'aller jusqu'au bout de leurs idées, bonnes ou mauvaises : les trois quarts des poèmes d'Alfred de Vigny ont toujours été et demeurent ridicules, quand ils ne sont pas illisibles ; ce qui n'empêche pas le reste d'être un des sommets de la poésie. Le réalisateur a donné un rare exemple de lucidité autocritique en retirant son film de la compétition au Festival de Venise.

Une scène d'ailleurs atteste malgré tout sa maîtrise. Pour l'exécution du premier thane de Cawdor (ajoutée à Shakespeare), les tambours battent sur un rythme très lent pendant que le condamné gravit l'échafaud. Le bourreau lève sa hache, les baguettes frappent un dernier coup sur les tambours, suivi du silence : il n'y a pas un spectateur qui ne reçoive le choc dans la nuque.

Welles et Barrier discutent de la préparation pour le rôle de Banes.

VENTE ANNUELLE AUX HOSPICES DE BEAUNE

LA SALLE DES VENTES SURMONTÉE D'ORIFLAMMES.

COMME tous les ans à pareille époque, la vente aux enchères des crus bourguignons, qui sont propriété des Hospices de Beaune, s'est accompagnée d'une série de manifestations auxquelles présidait le général Vanier, ambassadeur du Canada.

Le samedi 20, l'ambassadeur et les nombreuses personnalités qui l'entouraient avaient visité l'exposition des vins avant d'assister, en fin de journée, à une féerie lumineuse et chantante dans la cour de l'Hôtel-Dieu. Le même soir s'était réuni au château du Clos-Vougeot le chapitre des chevaliers du Tastevin, de joyeuse mémoire.

Le dimanche matin, acheteurs et visiteurs se pressaient dans la grange de l'Hôtel-Dieu pour apprécier dans les tastevins d'argent, et avec tout le sérieux que comporte pareil office, la qualité des vins de la précédente récolte. Après un déjeuner intime offert au général Vanier, la vente a eu lieu l'après-midi selon le rituel d'usage. Dès qu'une pièce était mise en vente — beaune, volney, corton ou pommard — une bougie s'allumait sur la table des officiels et le président l'éteignait au dernier enchérisseur. Ces opérations se sont déroulées, comme chaque année d'ailleurs, devant une assistance animée dont la température s'échauffait au fur et à mesure que montaient les enchères.

Et maintenant les vins des Hospices de Beaune, dont la vente permettra d'améliorer le sort de ceux qui souffrent, s'en iront à travers le monde porter haut le renom des grands crus français.

LA FOULE DANS LA COUR DES HOSPICES...

LE DERNIER ENCHÉRISSEUR A PARLÉ... LE PRÉSIDENT DE LA CÉLÈBRE VENTE ÉTEINT LA BOUGIE.

NOTRE NUMÉRO DE NOËL

SAMEDI PROCHAIN 4 DÉCEMBRE

CONSACRÉ A LA NATIVITÉ A TRAVERS LE MONDE

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS EN COULEURS

5 HORS-TEXTE

UNE REPRODUCTION DU TRIPTYQUE **BARNABAS**
(la plus ancienne peinture du monde)

UN CAHIER D'ILLUSTRATIONS EN COULEURS FORMANT ALBUM :

LES PEINTRES DE LA NATIVITÉ A LA PINACOTHÈQUE DE MUNICH

Par sa présentation ce numéro constitue une véritable pièce de collection

RETENEZ-LE DÈS MAINTENANT CHEZ VOTRE MARCHAND HABITUEL

PETITES CHRONIQUES

UN AMI DES ARTS

Au titre des Arts et des Lettres, le ministre de l'Education nationale vient de décerner à notre collaborateur et ami Louis Chéronnet la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Esprit d'une grande culture, rédacteur en chef durant douze années de la revue *Art et Décoration,* attaché au commissariat général au Tourisme et collaborateur de Léo Lagrange aux Loisirs, auteur de nombreux ouvrages sur Paris, sur les arts en général et sur *l'Histoire de la photographie,* c'est parce que son mérite en matière d'art ne fut jamais discuté, ses fermes opinions critiques jamais discourtoises mais toujours constructives, que la croix de Louis Chéronnet est aujourd'hui unanimement applaudie par tous ses amis, auxquels s'associe *France-Illustration.*

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Galerie Bernheim Jeune a organisé trois expositions de trois peintres assez dissemblables : Spier, Requin et Stabell.

Cependant chacun d'eux offre un intérêt pictural indéniable. Jacques Spier peint dans des gammes délicatement nuancées, aux tons pâles, aux harmonies bleues, roses, il enveloppe chaque chose d'une lumière douce, légère. Il aime pourtant de temps à autre à cerner d'un contour accusé ses nus, ses natures mortes, ce qui leur donne un caractère plus marqué. Ses paysages sont blonds et diaphanes, et un bouquet de marguerites blanches nous paraît être sa meilleure toile.

Le général d'armée E. Requin expose dans une autre salle des aquarelles qu'il exécuta sur une période de trente années. On y sent l'esprit des impressionnistes, notamment de Sisley ou de Pissarro, et parfois aussi de certains néo-impressionnistes. Des marines, des paysages, des personnages aux costumes régionaux offrent tous un grand intérêt tant sur le plan artistique que sur le plan documentaire. Le style est léger, alerte, les coloris sont fins et délicats, et cet art témoigne de qualités bien françaises.

MAURICE SÉRULLAZ.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA MÉDECINE :

Dr François Salières, *Ecrivains contre Médecins* (Denoël, 284 pages). « L'alliance de la littérature avec la médecine ne semble guère à souhaiter, dit l'auteur, ni pour l'une ni pour l'autre ; encore moins pour le lecteur, ce malade de demain. »

A parcourir la consciencieuse bibliographie qui termine son livre, on reste confondu par la somme d'attaques, calomnies, facéties et jugements superficiels auxquels, de tout temps, la médecine et les médecins ont été en butte. C'est une tradition qui va de Platon à nos jours, en passant par le Grand Siècle, où, sans parler de Molière, de La Fontaine et de Boileau, le doux Racine lui-même s'élevait contre les médications que la faculté infligeait aux religieuses de Port-Royal.

Mais le Dr Salières s'en prend surtout aux contemporains, qui lui offrent, d'ailleurs, une opulente matière à riposte. Des *Morticoles,* de Daudet, il dit : « Le titre est une trouvaille, le livre est sans portée. » *Le Docteur Knock,* de Jules Romains, est l' « observation rigoureuse d'un type médical très spécial » qui n'illustre pas moins la crédulité du patient que le charlatanisme du traitant. *Les Jours de l'Homme,* du Dr Julien Bezançon, cassent, avec beaucoup de grâce, des arrêts thérapeutiques.

Quant au *Corps et Ames,* de Van der Meersch, qui a soulevé des polémiques passionnées, il atteste un « énorme talent » avec de « misérables connaissances, de vagues souvenirs et une grande idée chimérique ». « Un chef-d'œuvre d'égarement », la vision d'un apprenti sorcier remplaçant l'école et le laboratoire. Les « confrères », Duhamel, Céline, sont l'objet d'une critique plus indulgente. Ils n'en ont pas moins été gagnés par la contagion littéraire. De même Proust, qui disait : « Il me faut laisser ma haine des médecins : c'est tout ce que j'ai de commun avec Molière. »

Et avec bien d'autres, ajoute spirituellement le Dr Salières, dont le livre apporte une contribution non moins utile à l'histoire de la médecine qu'à celle des lettres et des mœurs.

L'HISTOIRE DE LA FRANCE MODERNE :

L'Esprit de 1848, dans les Cahiers du Sextant, dirigés par E. Beau de Loménie et Bernard Simiot (Bader Dufour, 350 pages). Une série d'études de Beau de Loménie, Daniel Halévy, Bernard de Vaux, Paul Bastid, Pierre Lafue, Jules Gesztesi, Grégoire Gafenco, etc. Il a paru, en cette année du centenaire, beaucoup de livres sur la révolution de 1848. Celui-ci a le mérite d'en embrasser tous les aspects à travers la France et le monde : le socialisme, les catholiques, le problème constitutionnel, la paysannerie, les révolutions germaniques, hongroises, roumaines...

C'est, vu dans le recul d'un siècle, le bilan d'une époque où les illusions généreuses, les passions, les calculs égoïstes s'enchevêtrent et mènent à un échec temporaire un mouvement qui souleva toute l'Europe.

ALBERT MOUSSET.

UNE EXPOSITION ORIGINALE

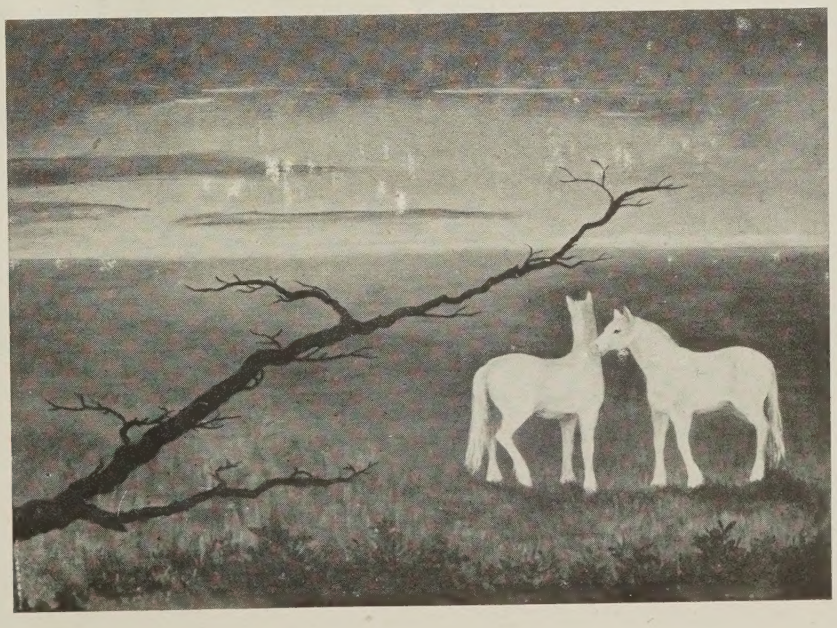
L'art de la miniature persane, les chauds coloris de l'Inde nous sont restitués par Hélène Castori Jourde à la Galerie Edmond Guérin, rue de la Paix.

Elève romaine de Da Molin, Hélène Jourde a mis à profit avec le plus heureux succès son goût du détail, la précision de son dessin, son attrait pour les plantes et pour les bêtes dans les nombreux voyages qu'elle a faits aux Antilles, en Amérique latine, en Perse et aux Indes. L'Inde en particulier l'a appelée et l'a retenue. Et les formes innombrables de civilisation de cette terre immense, elle les a traduites dans son œuvre capitale : un paravent, miniature gigantesque de plus de 3 mètres de hauteur, qui lui a demandé dix années de travail et de patience bénédictine et qui reproduit les scènes de la vie de Bouddha.

De nombreuses peintures de la flore et de la faune tropicales, de la pampa argentine et des oiseaux des Antilles forment le fond de cette exposition, qui nous révèle un talent extrêmement original dont l'art exact est particulièrement séduisant.

R. D.

HÉLÈNE CASTORI JOURDE. « PAMPA ».



ALBERT Ier, PRINCE DE MONACO

Le 13 novembre 1848 naissait le prince Albert Ier de Monaco. Ce centenaire vient d'être célébré à Monte-Carlo à la cathédrale, où fut chanté un *Te Deum* en présence de personnalités scientifiques et diplomatiques (photographie ci-dessus). Un discours fut prononcé au musée océanographique par le commandant Rouch, qui en est le directeur.

COURRIER MUSICAL

Le centenaire de la mort de Chateaubriand a été célébré, au sein de multiples manifestations, par une soirée solennelle à la Sorbonne, sous la présidence de M. Yvon Delbos, qu'entouraient le corps diplomatique, l'Académie française, les Gens de lettres et la Société Chateaubriand. De l'hommage de la France au père de notre romantisme, on a essayé de faire quelque chose de mieux compris qu'on ne fit, jusqu'ici, pour tant de manifestations à la mémoire d'un illustre mort. Bornons-nous à la musique, d'autant plus volontiers qu'elle occupa une place inhabituelle.

Rapprocher le présent du passé, c'est, quand le sujet s'y prête, susciter d'heureux contrastes. L'intention était évidente : montrer combien persiste, intacte, à travers les illustrations musicales qu'elle inspira, la gloire de Chateaubriand. Le succès d'*Atala* avait fait éclore toute une floraison de mélodies et de romances ; et cent ans plus tard un jeune « fauve », relisant le manuscrit de Lucile, le transformait en un cycle de mélodies. De sorte que les romances de Pierre Gaveaux et les mélodies de Darius Milhaud, placées l'une contre l'autre, se souriaient... La même idée a permis de rassembler les trois romances du *Dernier Abencérage,* pour lesquelles Chateaubriand avait pris soin de noter ses intentions, qu'on voulut respecter. Et l'on a placé tout près le lied de César Franck, *Souvenance,* composé sur les vers de la douce romance à Hélène.

Et, sans oublier le chœur du *Bardit des Francs,* d'Albert Roussel, venons-en au tombeau musical de Chateaubriand. Avec sa *Stèle symphonique,* H. Sauguet apporte le dernier témoignage du prestige de l'Enchanteur. Sous la direction de l'auteur, les « Cadets du Conservatoire » ont su nous donner cette palpitation de vie d'une œuvre nouvelle où bouillonnent tant de prolongements poétiques.

L. MAURICE-AMOUR.

GALERIE CLAUDE
33, rue de Seine — DAN. 89-62
NASSIVET
12 - 27 novembre

Jusqu'au 11 décembre
GALERIE D'ART BENEZIT
20, rue de Miromesnil — ANJou 54-56
AQUARELLES RÉCENTES DE
CÉCILE SCHERRER

AQUARELLES DE
WAROQUIER
Galerie Couleur du Temps
9, rue Arsène-Houssaye, 9
16 novembre - 4 décembre 1948

LUCY KROHG
10 bis, place Saint-Augustin
JACK SAILLAND

LES VENTES
HOTEL DROUOT
1° Ancienne collection de VERNINAC. Dessins, aquarelles et peintures par Eugène DELACROIX. 2° IMPORTANTS TABLEAUX ANCIENS Van Goyen, Ruysdaël, Taunay, etc. Extrême-Orient, Meubles du XVIIIe siècle. Tapisseries anciennes. Tapis d'Orient. Salles 9 et 10, vente 8 décembre. Expos. le 7. Me RHEIMS, 48, rue Laffitte ; MM. Metthey, Lebel, Beurdeley, Dillée, Adjoubel, experts.

Objets d'art et de bel ameublement des XVIIe et XVIIIe S. Tapisseries de Beauvais
Salles 9 et 10, vente 10 décembre. Expo. le 9. Me ADER ; MM. Damidot et Lacoste.

LE BRIDGE (N° 55)

LES DEMANDES DE CHELEM (suite)

♠ A R D 10 2
♡ D V
◇ A R 3 2
♣ D 2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ 9 8 6 3
♡ A R 7 4 2
◇ 6 5 4
♣ 8

NORD	EST	SUD	OUEST
1 ♠	2 ♣	2 ♡	3 ♣
3 ◇ (1)	passe	4 ♠ (2)	passe
4 S. A.	passe	5 ♠ (3)	passe
6 ♠ (4)			

Commentaires (1) : impératif pour un tour (voir CHÉRON : *le Système Culbertson*, 3e édition 1947, page 192). — (2) montrant non une simple préférence, mais un vrai soutien à ♠ : 4 petits ou D x x, au moins. — (3) montre un bon as et, comme ♠ est la plus chère des couleurs déclarées par Nord-Sud, des valeurs supplémentaires qui sont : ou deux bons rois ; ou un bon roi et une garde (roi, singleton ou chicane) à ♣, la couleur non déclarée par Nord-Sud. — (4) Nord connaît chez Sud : ♡ A R, une garde à ♣, un vrai soutien à ♠, et des ♡ qui donneront quelques défausses. La demande de 6 ♠ est une excellente affaire.

♠ 3
♡ A D V 10 2
◇ A 2
♣ A R D V 2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R 6 5 4
♡ R
◇ 5 4 3
♣ 8 5 4 3

NORD	SUD
2 ♡	2 ♠
3 ♣	4 ♣
4 S. A.	5 ♠ (1).
5 S. A. (2)	6 ◇ (3)
7 ♣ (4).	

Commentaires (1) : la réponse à 5 tries de la plus chère couleur déclarée montre, outre un bon as, deux bons rois ; ou un bon roi et une garde à ◇ (la couleur non déclarée). — (2) combien de bons rois? Nord ne risque rien à s'informer si Sud n'aurait pas, par le plus heureux des hasards, deux bons rois. En effet, si Sud a deux bons rois, il répondra 6 ◇ (et non pas 6 ♡) parce que, ayant déjà garanti un bon roi par sa réponse 5 ♠ (il peut en avoir un ou deux), il ne doit pas le montrer une seconde fois. Si Sud avait répondu 5 ♠ avec un seul bon roi et une garde à ◇, il répondrait maintenant à 5 S. A. par 6 ♣, qui signifieraient non pas que Sud n'a pas de bon roi (ce qui est exclu par la réponse 5 ♠) mais qu'il n'a qu'un bon roi en tout. Nord passerait alors sur 6 ♣ (Voir CHÉRON : *les Demandes de chelem, premier raffinement.* Payot, Lausanne.) — (4) Nord connaît chez Sud ♠ A R, ♡ R et au moins 4 petits ♣. Le ◇ 2 sera défaussé sur le ♠ R. *(A suivre.)*

ÉTUDE N° 45

♠ 8 5 4 3
♡ A
◇ A R V 7 3
♣ D 8 4.

entame : ♡ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R V 9
♡ 9 4 2.
◇ D 10 5
♣ A 3 2.

NORD	EST	SUD	OUEST
1 ◇	passe	1 ♠	passe
3 ♠	passe	4 S. A.	passe
5 S. A.	passe	6 ♠	

Ouest entame du ♡ R et Est jette le ♡ 3.

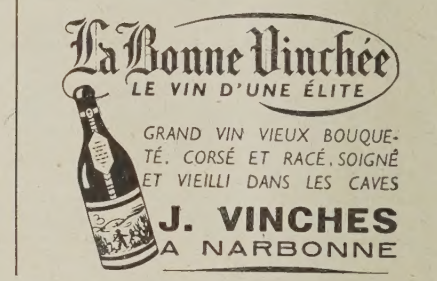
Nord joue ensuite ♠ 3 et Est ♠ D. Comment continuer ?

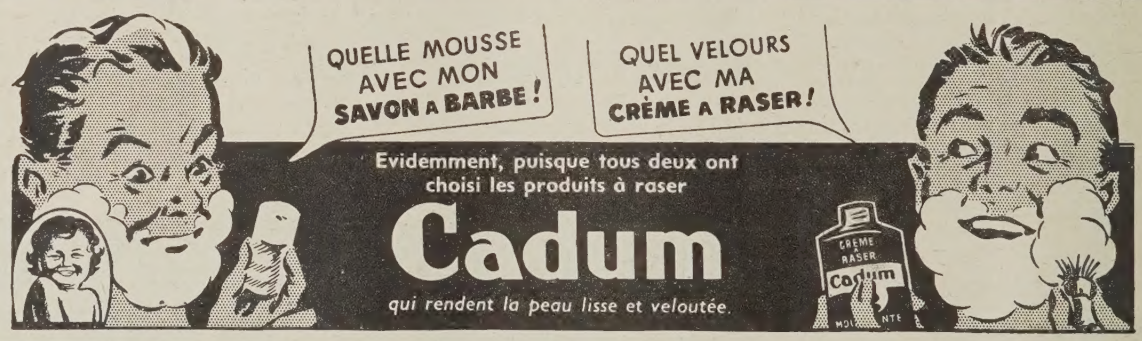
ANDRÉ CHÉRON.

PETITE ANNONCE

A céder : VIOLON Pietro Antonio dalla Costa. Millésime 1750. S'adresser ADAM Maurice, 8, rue de Thionville, NANCY.

LES GRANDS BOURGOGNES
ET LES
SPÉCIALITÉS
DES
Ets A. NOIROT-CARRIÈRE
DIJON
A L'OCCASION DES FÊTES
DEMANDEZ NOS TARIFS
CAISSETTES-RÉCLAME





REPORTAGE SPIRITE OU LE TOUR DE L'AUTRE MONDE EN 80 MINUTES, par CAMI.

Sur notre époque incohérente,
J'ai voulu du bon temps jadis
Consulter les âmes errantes,
Et j'appelle en premier Clovis :
« Voudriez-vous régner ? — J'estime
« Que je décherrais, soyons franc,
« En devenant roi des... centimes
« Lorsque je fus le roi des Francs ! »

Après ce fantôme notable,
Des spirites suivant les us,
Je remets les mains sur la table,
Et j'évoque le roi Crésus.
« Aimeriez-vous pour quelques heures
« Vivre en notre temps incertain ?
« — Non, car au prix où est le beurre,
« Je ne serais qu'un purotin ! »

« Aimez-vous notre âge atomique ? »
Dis-je à l'esprit de Parmentier.
« Non, car vos savants, tout l'indique,
« Feront sauter le monde entier !
« Auprès d'eux ma gloire s'effrite,
« Mais je le dis sans vanité,
« En inventant la pomme frite,
« J'ai fait mieux pour l'humanité ! »

Puis d'Henri quatre le fantôme
Vint s'annoncer au guéridon...
« Votre avis sur votre ex-royaume,
« Dis-je au bon roi, quel est-il donc ?
« — De mon temps, le Français prospère
« Pouvait s'offrir la « poule au pot »...
« Aujourd'hui l'Etat, en bon père,
« Offre à chacun la poule... impôt ! »

Pour finir, l'esprit de Cambronne
Frappe la table de sa main...
« Il faut, dit-il, que l'heure sonne
« De la paix pour le genre humain.
« D'un seul mot, d'un seul, peut renaître
« Le bonheur de tous, pour toujours,
« Sa puissance est dans ses cinq lettres,
« Et ce mot, c'est le mot amour ! »